

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LA RUCHE LITTÉRAIRE

ET

## POLITIQUE.

### DEUXIÈME SÉRIE.

H. EMILE CHEVALIER, — RÉDACTEUR-EN-CHEF.

G. H. CHERRIER, — ÉDITEUR-GÉRANT.

Aux Abonnés de *La Ruche Littéraire et Politique.*

Montréal, 29 Décembre, 1853.

Avec ce numéro de la *Ruche* nous terminons la deuxième série et la première année de notre publication. Le succès qu'ont obtenu nos débuts a, jusqu'à présent, dépassé les espérances que nous avions conçues lorsque nous résolûmes de fonder en Canada un recueil de littérature périodique. Aussi, aujourd'hui encore, remercions-nous bien sincèrement nos compatriotes de l'accueil flatteur et des encouragements qu'ils nous ont accordés. Plusieurs de nos agents méritent notre reconnaissance; car ils nous ont secondés de tous leurs efforts et (nous ne craignons pas de l'avouer) se sont montrés les plus habiles ouvriers de l'édifice que nous avons élevé.

Certes, si nous constatons publiquement la réussite d'une entreprise, dont les bases semblaient, de prime abord, si difficiles à établir, c'est moins par une inspiration de vanité personnelle que par un sentiment d'orgueil national. En vérité, nous sommes fier de contribuer pour notre part, à entretenir l'amour et la culture de la langue la plus explicite, la plus éloquente, la plus précise, la plus raffinée de la terre — de la langue française. L'idiome anglais et tous les idiomes ont leurs charmes, leurs énergies relatives, leurs originalités, leur génie enfin; mais on ne saurait refuser au nôtre une incontestable supériorité littéraire; et c'est uniquement à cause de cette supériorité, que nous avons joint nos faibles lumières à celles des hommes distingués de ce pays, pour conserver les formes linguistiques, leg traditionnel de nos ayeux.

L'accroissement des abonnés de la *Ruche* prouve que nous avons été compris et que les Canadiens-français ont hérité de la mère-patrie, cet amour immense des produits artistiques qui a fait dire que "Paris était le cerveau du monde."

Nous espérons n'avoir rien négligé pour satisfaire à la fois les divers goûts de nos lecteurs. Cependant, nous sommes encore loin d'être satisfait nous-même de la composition de la *Ruche*. Au point de vue instructif, elle n'a point été ce qu'elle aurait pu être, ce qu'elle sera. Semblable à un en-

fant, une œuvre nouvelle n'apprend pas à marcher en un seul jour, quelque soit la tendresse de ses parents. L'un et l'autre ont besoin de l'exercice, de l'habitude, du temps. L'année dernière nous n'avons publié que peu de ces articles sérieux qui agrandissent chez les jeunes esprits les connaissances pratiques en développant l'intelligence. Plaire à l'imagination a été notre seul désir; mais nous avions déjà en vue une plus haute mission, et si nous ne l'avons pas remplie, c'est que le moment ne nous paraissait pas opportun. Cette mission la voici:

Revue mensuelle, la *Ruche*, servirait avantageusement les intérêts populaires, en consacrant, chaque mois quelques unes de ses colonnes à des questions commerciales, industrielles et artistiques, et elle doit les consacrer à peine d'être taxée de frivolité, puis repoussée, puis délaissée.

Par malheur, en commençant, il nous était impossible de doubler nos frais de collaboration; le bon marché excessif de la *Ruche* ne nous l'eût pas permis. Notre premier numéro ne contenait que quarante-quatre pages, le deuxième et les suivants en renferment chacun 64, ou environ un tiers de plus. Nous avons donc accru le format de la *Ruche*, sans augmenter le prix de souscription. Aussi, pour donner plus de matière à lire, avons-nous été obligé de restreindre les dépenses de notre bureau de rédaction. Mais, à présent que nous sommes assuré du patronage de nos concitoyens, nous doublerons le nombre de nos correspondants, et nous porterons le prix d'abonnement à la *Ruche* à \$2 par an, payables d'avance. Cette légère augmentation, sans alléger la bourse de nos lecteurs, nous mettra à même d'avoir un nouveau correspondant à Paris, et un collaborateur qui s'occupera spécialement d'appréciations sur l'économie manufacturière et politique.

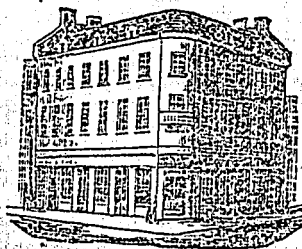
Ceux de nos abonnés qui refuseraient de souscrire à ces conditions, sont priés de nous en avertir dans le courant du mois prochain, sans quoi nous les considérerons comme adhérents et les ferons payer comme tels.

G. H. CHERRIER.

# AGENTS POUR LA RUCHE LITTÉRAIRE.

BUREAU DE LA RUCHE.....	Montréal.
THOS.-ET. ROY.....	Québec.
CHARLES GIROUX.....	Nicolet.
J. F. G. COUTU, N. P.....	Berthier.
LOUIS G. DE LORIMIER.....	L'Assomption.
F. BANLIER LAPERLE, N. P.....	St. Valentin.
GUILLAUME ST. JACQUES.....	St. Hilaire et Belœil.
ANTOINE MASSE.....	St. Philippe.
DR. A. DECOUAGNE.....	Lachine.
F. X. GIRARD.....	Varennes et Boucherville.
J. B. E. DORION.....	Avenioille, E. T.
TOUSSAINT LEFEBVRE.....	Laprairie.
L. G. LACASSE.....	St. Jean.
ZEPHIRIN ROUSSEAU, N. P.....	Grande Baie.
ISIDORE TRAVERSY.....	Bytown.
MECHIN ET CIE., LIBRAIRES, LEONARD STREET, III.....	New-York.
LE MESCHACÉBÉ (Louisiane).....	St. J.-B. de la N.-Orléans.
AGENT DE L'Avant-Coureur.....	Donaldsonville (Louisiane.)
Mlle. JACOB, rue de Chabrol 19, à Paris.....	France.
LS. CORTAMBERT.....	St. Louis, (Missouri.)
DR. HARVEY.....	Maibaic.
GUSTAVE de VITRÉ, STRAND, à Londres.....	Angleterre.
VANDER HELF et Cie. Bruxelles.....	Belgique.
EDITEUR DU OLD COUNTRYMAN.....	Toronto.
A. A. DELAHOUSSEY.....	Franklin, (Louisiane.)

## ETABLISSEMENTS DE CINQ MARS ET FRÈRE.



**NO 75 RUE MCGILL, NO 17, RUE ST PAUL.**

(Ancien numéro 27).

S'il est à Montréal une maison bien connue, non seulement de tous les Canadiens mais de tous les étrangers qui arrivent dans notre ville, c'est celle de MM. Cinq Mars & frère. Cette maison se compose de deux magasins, l'un situé, on le sait, rue McGill, l'autre établi, personne ne l'ignore, rue St. Paul.

Il serait oiseux de nous étendre sur les mille avantages que le consommateur peut trouver, en se pourvoyant à ce double établissement des objets de toilette qui lui sont nécessaires. La vogue et la renommée ont rendu trop bonne justice à MM. Cinq Mars et frère, pour que nous cherchions à capter l'attention du public par les grossières amores qu'emploie généralement la réclame. Néanmoins nous croirions manquer d'égards envers nos lecteurs, si nous ne leur recommandions les magasins de MM. Cinq Mars & frère, comme ceux où ils pourront se procurer à des prix infiniment modérés tous les vêtements usuels et tous les habillements de bon ton et de bon goût recherchés par les amis des modes.

Messieurs Cinq Mars & frère possèdent en outre, un assortiment de draps noirs rayés, de couleur, simples et fins, de la meilleure qualité, ainsi que toutes sortes d'étoffes propres à la toilette, telles que soies, cachemires, satins, &c.

D'excellents coupeurs sont attachés à leurs établissements; enfin, on trouvera chez eux cette exquise politesse qui assure d'ordinaire la prospérité aux magnifiques établissements de ce genre.

Montréal, juillet 1853,

CINQ MARS ET FRÈRE.

# LE PERE TOM. <sup>(1)</sup>

## CHAPITRE XLIII.

### GEORGES ET SA FAMILLE.

(Suite et fin.)

Cassy est plus calme ; on peut espérer qu'elle ne se trahira pas. Mais la petite Elisa paraît ; elle a exactement la même figure, les cheveux, la conformation physique que sa mère avait à son âge... C'est sous ses traits que Cassy a vu sa fille pour la dernière fois.

L'enfant regarde l'étrangère avec curiosité ; Cassy la prend dans ses bras, la presse contre son cœur, et lui dit :

—Chère amie, je suis votre mère !

Elle croit réellement revoir sa fille.

Il devient assez difficile de rétablir l'ordre ; mais enfin le bon pasteur, profitant d'un moment de calme, débite le discours par lequel il se proposait de commencer ses exercices. Il produit tant d'effet, que ses auditeurs répandent des larmes ; genre de succès propre à satisfaire tous les orateurs, anciens ou modernes.

On se met à genoux ; le brave homme prie, car il existe des sentiments si tumultueux, qu'on ne les apaise qu'en les versant dans le sein du Tout-Puissant. Quant on se relève, les membres de cette famille, qui vient de s'augmenter à l'improviste, s'embrassent les uns les autres, pleins de confiance en celui qui les a réunis après tant de dangers.

Les notes d'un missionnaire employé à recueillir les réfugiés contiennent des vérités plus étrangères que des fictions. Comment en serait-il autrement quand le régime de la servitude disperse des familles à tous les vents, comme les feuilles d'automne ? Le Canada, lieu d'asile, de même que le port éternel, les voit souvent se réunir après de longues années pendant lesquelles elles se sont crues divisées à jamais. Rien ne saurait peindre l'accueil touchant et empressé que reçoit chaque évadé nouveau ; on espère obtenir de lui des éclaircissements sur le sort d'une mère, d'une sœur, d'un père ou d'un enfant qu'on a perdus de vue dans les ténèbres de l'esclavage.

Il s'accomplit souvent parmi les proscrits des actes d'héroïsme supérieurs à ceux que peut créer l'imagination des romanciers ; car on voit les hommes qui ont conquis la liberté braver la torture et la mort pour aller chercher sur la terre qu'ils ont quittée une femme, une mère ou une sœur.

Un jeune homme dont un missionnaire nous a conté l'histoire, deux fois repris et cruellement châtié, est parvenu à s'évader une troisième fois, et, dans une lettre que nous avons eue sous les yeux, il annonce à ses amis qu'il va retourner encore sur ses pas, afin de délivrer sa sœur. Mon cher monsieur, cet homme est-il un héros ou un criminel ? N'en feriez-vous pas autant pour votre sœur, et pouvez-vous le blâmer ?

Mais revenons à nos amis, que nous avons seuls laissés occupés à se remettre d'une joie trop vive et trop subite. En ce moment, ils soupent ensemble, et paraissent en bonne intelligence ; seulement Cassy, qui tient la petite Elisa sur ses genoux, la serre parfois d'une manière dont l'enfant s'étonne. Cassy refuse aussi de se laisser fourrer du gâteau dans la bouche au gré des capri-

(1) Voir *La Héche* des mois de Mars, Avril, Mai, Juin, Juillet, Août, Septembre, Octobre, Novembre et Décembre.

ces de sa petite-fille ; elle allègue qu'elle est rassasiée, et qu'elle peut se passer de gâteau.

Au bout de quelques jours, il s'est opéré chez Cassy un tel changement que nos lecteurs ne la reconnaîtraient plus : son visage morne et hagard a pris une expression de douce confiance ; elle fait plus intimement partie de la famille ; elle conçoit pour les enfants une affection qui manquait à son cœur. On dirait que sa tendresse se porte plus sur la petite Elisa que sur sa propre fille, car l'enfant est le portrait fidèle de celle qu'elle avait perdue. C'est par l'entremise de la seconde Elisa que Cassy se rapproche de la femme de Georges, dont la piété solide, soutenue par une pratique constante, ramène le calme dans l'esprit de sa mère, ébranlé par tant de cruelles vicissitudes. Grâce à cette influence salutaire, Cassy revient à la raison et à la foi.

Madame de Thoux met son frère au courant de ses affaires. La mort de son époux l'a laissée maîtresse d'une fortune considérable, qu'elle offre généreusement de partager avec lui. Lorsqu'elle demande à Georges ce qu'elle peut faire pour lui, il répond : — Donnez-moi de l'éducation, Emilie ; voilà ce que j'ai toujours désiré ; je me charge du reste.

Il est décidé, après mûre délibération, que toute la famille ira passer quelques années en France, et toute la famille s'embarque.

Emmeline était du voyage ; ses charmes séduisirent le premier lieutenant du bâtiment et il l'épousa en arrivant au port.

Georges passa quatre ans dans une institution française, où il travailla assidûment à compléter son éducation. Les troubles politiques qui éclatèrent en France déterminèrent la famille à retourner au Canada.

Pour qu'on puisse juger des sentiments et des opinions de Georges, nous reproduirons une lettre qu'il adressait à un de ses amis :

“ MON CHER AMI,

“ Je suis assez embarrassé de mon avenir ; à la vérité, comme vous me l'avez dit, je puis être admis parmi les blancs de ce pays. Il serait difficile de reconnaître à la couleur mon origine métisse et celle de ma famille ; mais à vrai dire, je ne me soucie pas de me lancer dans la société européenne.

“ Mes sympathies sont pour la race d'où ma mère est sortie, et non pour celle de mon père. Je n'avais pas plus de valeur à ses yeux qu'un beau chien ; pour ma mère, j'étais un enfant ; et quoique je ne l'ai jamais revue après la vente cruelle qui nous a séparés, je suis convaincu qu'elle m'a toujours aimé tendrement. Quand je pense à tout ce qu'elle a souffert, à mes propres infortunes, aux luttes héroïques de ma femme, je n'éprouve aucun désir de m'identifier avec les blancs. C'est avec la race africaine que je sympathise, et j'aimerais mieux avoir le teint plus foncé que de ressembler à un créole.

“ Le désir de mon âme est de continuer une nationalité africaine. Je voudrais un peuple qui eût une existence à part ; et où le trouver ? Haïti n'en offre point les éléments : les habitants de cette contrée ont eu pour éducateurs une population usée, efféminée ; et il faudra des siècles pour la relever.

“ Où donc chercher ? Je vois sur les côtes d'Afrique une république formée d'un petit nombre d'hommes qui ne doivent qu'à eux seuls leur instruction, et qui se sont élevés par leur propre énergie au-dessus de l'esclavage. Cette république a passé par un état préparatoire de faiblesse, et elle s'est fait enfin reconnaître, à la face du monde, par la France et par l'Angleterre. C'est là que je veux aller pour y acquérir le titre de citoyen.

“ Je sais que vous êtes prêt à me condamner ; mais, d'abord, écoutez-moi. Pendant mon séjour en France, j'ai suivi avec intérêt l'histoire de mes frères d'Amérique ; j'ai assisté de loin à la lutte entre les abolitionnistes et les partisans des colons ; et j'ai eu des idées qui ne me seraient jamais venues si j'avais pris part au combat.

Nos oppresseurs ont excipé contre nous de la république de Libéria, dont ils ont tracé des portraits infidèles ; ils s'en sont servis comme d'un épouvantail pour retarder notre émancipation. Mais n'y a-t-il pas un Dieu dont les desseins passent avant ceux de l'homme ? Ne peut-il pas, malgré tous les obstacles, fonder pour nous une nation ?

“ A notre époque, une nation se crée en un jour ; elle trouve résolue le grand problème d'une civilisation complète et d'une vie républicaine. Elle n'a rien à découvrir : il lui suffit d'appliquer. Unissons nos forces, et nous verrons le parti que nous pourrions tirer de cet établissement nouveau. Un magnifique continent, l'Afrique, s'ouvre à nous et à nos enfants ; notre nation répandra autour d'elle la civilisation et le christianisme. Nous fonderons sur le sol africain de puissantes républiques, qui, se propageant avec la rapidité des plantes tropicales, se développeront pour les siècles à venir.

“ Direz-vous que j'abandonne mes frères opprimés ? Je crois que non. Si je les oublie une heure, un seul instant de ma vie, que Dieu me le pardonne ! Mais que puis-je faire pour eux ? Puis-je rompre leurs chaînes ? non. Les efforts d'un individu sont stériles ; mais que je fasse partie d'un peuple qui aura voix délibérante au conseil des nations, et alors nous pourrions parler. Une nation a le droit de demander, de discuter, d'exiger, de plaider la cause de la race qu'elle représente. Un individu n'a pas ce droit.

“ Si l'Europe, comme je l'espère, devient jamais une grande fédération de peuples libres ; si les inégalités sociales, si injustes et si tyranniques, disparaissent pour toujours ; si ils nous reconnaissent, à l'exemple de la France, et de l'Angleterre, alors nous nous présenterons au congrès des peuples, et nous ferons valoir les droits de notre race souffrante et asservie. En ce cas, il est impossible que l'Amérique, ce pays libre et éclairé, ne s'empresse pas d'effacer de son blason cette barre de bâtardise qui la déshonore, et qui est une flétrissure pour elle comme pour les opprimés.

“ Mais vous me direz que nous avons le droit de nous fondre dans la république américaine, aussi bien que les Allemands, les Suédois, les Irlandais. Je vous l'accorde. Nous devrions être à même de nous élever par notre valeur individuelle, sans aucune considération de caste ni de couleur. Ceux qui nous contestent ce droit mentent aux principes d'égalité qu'ils professent. Aux Etats-Unis surtout, il serait logique que nous eussions non-seulement les mêmes droits que les autres citoyens, mais encore des avantages spéciaux, puisque nous avons de longues misères à réparer. Pourtant je n'attends rien de l'Amérique. Je veux une patrie qui soit à moi. Je pense que la race africaine a des qualités particulières, supérieures peut-être à celles des Anglo-Saxons, et qui peuvent se manifester, grâce aux lumières de la civilisation.

“ La race anglo-saxonne a joué un grand rôle dans le monde à une époque de lutte et d'incertitude. Sa mission était en harmonie avec son énergie inflexibilité ; mais comme chrétien, j'aspire à une ère nouvelle. Je crois que nous y arriverons ; et l'agitation convulsive des nations n'est, suivant moi, que le pénible enfantement d'une époque de paix et de fraternité universelles.

“ Le développement de l'Afrique doit être essentiellement chrétien. Ses

habitants ne sont pas nés pour la domination, mais ils sont doux, magnanimes et miséricordieux. Longtemps victimes de l'injustice et de l'oppression, ils ont besoin de se pénétrer de cette doctrine sublime d'amour et de résignation qui peut seule leur assurer la victoire, et qu'ils sont appelés à répandre sur le continent africain.

“ Je l'avouerai, j'ai parfois des moments de défaillance ; mais j'ai dans ma femme un soutien. Elle me prêche l'Évangile avec éloquence ; elle me montre ma mission, et me fait oublier que j'ai du sang saxon dans les veines. Patriote et chrétien, je vais dans mon pays de prédilection, en Afrique ; et je lui ai appliqué parfois ces paroles du prophète : “ Tu as été abandonné “ et détesté, de sorte que le monde se détournait de toi ; mais je te donnerai “ une supériorité qui fera la joie de plusieurs générations. ”

“ Vous m'appellerez enthousiaste, vous direz que je n'ai pas réfléchi aux conséquences de mon entreprise ; mais soyez persuadé que j'ai tout calculé. J'espère trouver à Libéria non pas un Elysée romanesque, mais un champ à cultiver. Je travaillerai des deux mains jusqu'à la mort en triomphant des obstacles et du découragement. C'est dans ce but que je pars, et je suis sûr de ne pas éprouver de désappointement.

“ Quoi que vous pensiez de ma résolution, ne me retirez pas votre confiance, et croyez que toutes mes actions seront toujours dictées par le dévouement que je porte à mes frères.

“ GEORGES HARRIS. ”

Quelques semaines après avoir écrit cette lettre, Georges, accompagné de sa femme, de ses enfants, de sa sœur et de sa belle-mère, s'embarqua pour l'Afrique. Si nous ne nous abusons pas, il y fera parler de lui.

Nous avons peu de chose à dire des autres personnages de notre histoire. Nous consacrerons à Georges Shelby un chapitre d'adieux. Parlons sommairement de miss Ophélie.

Quand elle revint à Vermont avec Topsy, les personnes de sa famille trouvèrent qu'elle y introduisait un nouvel élément au moins inutile ; mais ses efforts consciencieux avaient été si efficaces que son élève se concilia promptement la faveur de tous. Parvenue à l'adolescence, Topsy demanda à être baptisée. Elle montra tant de piété, de zèle et d'intelligence, qu'on la jugea digne d'être envoyée en qualité de missionnaire dans une des stations d'Afrique. Nous avons appris qu'elle employait à instruire les enfants l'activité infatigable et l'esprit ingénieux qui l'avaient caractérisée dans ses jeunes années.

Pour la satisfaction de quelques mères, nous ajouterons que des recherches dirigées par madame de Thoux ont amené récemment la découverte du fils de Cassy. Ce jeune homme, doué d'une rare énergie, s'était évadé quelques années avant sa mère, et il avait été recueilli par les amis que les opprimés trouvent dans le nord de l'Amérique. Il doit rejoindre bientôt sa famille en Afrique.



## CHAPITRE XLIV.

## LE LIBÉRATEUR.

Georges Shelby n'avait écrit qu'un mot à sa mère pour annoncer le jour de son arrivée. Depuis la mort de son vieil ami, il n'avait plus le courage d'écrire. Il avait essayé plusieurs fois, et il avait été aussitôt comme suffoqué par le douloureux souvenir des leçons d'écriture qu'il avait données au père Tom. Il finissait toujours par déchirer la lettre commencée, s'essuyer les yeux, et sortir pour se calmer.

Toute la maison fut en rumeur le jour où l'on attendait Georges Shelby. Sa mère s'établit au salon, qu'un feu de bois de chêne préservait de l'air piquant d'une dernière soirée d'automne. La table fut garnie de riche vaisselle et de verres de cristal, sous la direction de notre vieille amie Chloé. Vêtue d'une robe neuve de calicot, coiffée d'un énorme turban roide d'empois, ayant devant elle un tablier blanc, elle mit le couvert avec un soin minutieux. Son visage lustré rayonnait de plaisir, et elle prolongea autant que possible l'arrangement de la table, afin d'avoir un prétexte pour causer avec sa maîtresse.

— Comme il va se trouver bien ! dit-elle. Je choisis pour lui la place qu'il affectionne auprès du feu. M. Georges a toujours été frileux. Eh bien, que m'apportez-vous là ? N'avais-je pas recommandé à Sally d'aveindre la plus belle théière, celle que M. Georges a donnée en étrenne à madame, à Noël dernier ? . . . Madame a-t-elle des nouvelles de Georges ?

— Oui, Chloé ; mais il ne m'a écrit qu'une ligne, pour m'apprendre qu'il arrive ce soir.

— Ne parle-t-il pas de mon vieil homme ?

— Non, il ne me parle de rien. Il se réserve de me donner des explications quand il sera de retour.

— Voilà bien M. Georges ! toujours plus disposé à parler qu'à écrire ! Au fait, je ne sais pas comment les blancs s'y prennent pour écrire tant de choses ! C'est si pénible d'écrire !

Madame Shelby sourit.

— Je m'imagine que mon vieil homme ne reconnaîtra pas les enfants et la petite. Polly est si développée, si gentille ! Elle est à la maison, et surveille la cuisson d'un gâteau de maïs. Il est accommodé tout à fait au goût de mon pauvre vieux, et sur le modèle de celui que je lui ai servi le jour de son départ. Bonté divine ! dans quel état j'étais ce jour-là !

A cette allusion, madame Shelby soupira et se sentit le cœur gros : elle était inquiète depuis qu'elle avait reçu la lettre de son fils, dont le silence lui paraissait de sinistre augure.

— Madame a-t-elle les billets ? demanda Chloé.

— Oui, Chloé.

— Je tiens à montrer à mon vieux les billets même que m'a donnés M. Jones, le pâtissier de Louisville. Chloé, m'a-t-il dit, je voudrais pouvoir vous retenir. Merci, maître, ai-je répondu ; mais mon vieux mari va revenir à la maison, et maîtresse ne peut plus se passer de moi. Voilà quelles ont été mes propres paroles. C'était un excellent homme que ce M. Jones.

Chloé avait exigé obstinément que l'on conservât, pour les montrer à son mari, comme témoignage de ses talents, les billets de banque avec lesquels on lui avait payé ses gages. Madame Shelby s'était prêtée volontiers à cette fantaisie.



— Mon vieux ne reconnaîtra point Polly ! Savez-vous qu'il y a cinq ans qu'on me l'a enlevée ? C'était une bambine alors ; elle pouvait à peine marcher. Vous rappelez-vous comme il craignait de la voir tomber ?

Le roulement d'une voiture se fit entendre. La mère Chloé courut à la fenêtre.

— Voilà monsieur Georges !

Madame Shelby s'élança à la rencontre de son fils, qu'elle serra dans ses bras. La mère Chloé, les yeux fixes, avait l'air de chercher quelqu'un dans les ténèbres.

Georges s'avança vers elle et lui serra la main.

— O pauvre mère Chloé ! s'écria-t-il, j'aurais donné toute ma fortune pour vous le ramener ; mais il est parti pour un monde meilleur ?

Madame Shelby poussa un cri de douleur ; mais Chloé ne dit rien.

On entra dans la salle à manger. Les billets, dont Chloé était si fière, étaient encore étalés sur la table ; elle les ramassa et les présenta d'une main tremblante à sa maîtresse.

— Prenez-les, dit-elle, je ne veux plus les revoir, ni en entendre parler. Ce que j'avais prévu est arrivé, on l'a vendu et assassiné dans ces vieilles plantations du Sud.

Chloé allait sortir. Madame Shelby la suivit doucement, lui prit les mains, la fit asseoir et se plaça à ses côtés.

— Ma pauvre, ma bonne Chloé ! s'écria-t-elle.

Chloé appuya sa tête sur l'épaule de sa maîtresse, et dit en sanglotant : — O madame ! excusez-moi... mon cœur se brise... voilà tout !

— Je comprends votre douleur, Chloé ! je ne puis y porter remède ; mais adressez-vous à Dieu, il guérit les plaies du cœur.

Pendant un moment tous pleurèrent en silence ; puis Georges Shelby raconta avec une éloquente simplicité le glorieux martyre de Tom, dont il répéta les dernières paroles.

Un mois après, tous les esclaves de l'habitation se réunissaient pour entendre une communication que leur jeune maître avait à leur faire. A leur grande surprise, il parut avec une liasse de papiers à la main ; c'étaient des lettres d'affranchissement qu'il distribua au milieu des larmes et des acclamations des assistants. Plusieurs d'entre eux le supplièrent de ne pas les renvoyer, et voulurent lui rendre l'acte qui les émancipait.

— Nous ne désirons pas plus de liberté que nous en avons. Nous avons tout ce qu'il nous faut. Nous ne voulons pas quitter notre vieille résidence, et notre maîtresse et notre jeune maître.

— Mes bons amis, dit Georges Shelby dès qu'il put obtenir le silence, il n'est pas nécessaire que vous me quittiez : la culture de ce domaine exige les mêmes travaux qu'auparavant, nous avons toujours les mêmes besoins ; mais vous êtes libres désormais. Je vous payerai vos salaires suivant un tarif qui sera convenu entre nous ; et dans le cas où je viendrais à m'endetter, à mourir, vous n'aurez pas à craindre d'être dispersés ou vendus. Je compte m'employer à vous apprendre comment il faut user des droits nouveaux que je vous donne. J'espère que vous voudrez bien écouter mes leçons et vous conduire en honnêtes gens. Maintenant, mes amis, remerciez Dieu du bienfait de la liberté !

Un vieux nègre patriarcal, qui avait blanchi sur l'habitation et qui était devenu aveugle, leva vers le ciel ses mains tremblantes en disant : Rendons grâce au Seigneur !

Tous s'agenouillèrent, et jamais plus touchant *Te Deum* ne monta vers la voûte céleste, quoiqu'il y manquât le son de l'orgue et des cloches.

Un autre noir entonna une hymne méthodiste dont le refrain était :

Du jubilé voici l'heure !  
Dieu nous comble de bontés.  
Rentrez dans votre demeure,  
Pêcheurs qu'il a rachetés !

Après ces chants, la foule environna Georges Shelby pour lui adresser des congratulations.

—Encore un mot, dit-il aux affranchis. Vous vous souvenez tous du bon vieux père Tom ?

Georges Shelby, après leur avoir fait un récit succinct de la mort de leur ami, leur transmitt les dernières paroles qu'il avait prononcées ; puis il ajouta :

—C'est sur sa tombe, mes amis, que j'ai résolu, devant Dieu que je n'aurais plus d'esclaves ; que je ne ferais courir à personne le risque d'être séparé de ses amis, et de mourir comme lui sur une plantation lointaine. Ainsi, quand vous vous félicitez de votre liberté, pensez que vous la devez à ce brave homme, et prouvez-lui votre reconnaissance en traitant avec égards sa femme et ses enfants. Songez à votre affranchissement toutes les fois que vous verrez la case du père Tom ; qu'elle vous rappelle qu'il vous a laissé un exemple à suivre, et que vous devez tâcher d'être honnêtes, fidèles et chrétiens comme lui.



## CHAPITRE XLV.

### UN DERNIER MOT.

On nous a demandé souvent si cette histoire était réelle, et c'est à cette question que nous allons répondre d'une manière générale.

Les incidents variés dont se compose l'ensemble de cette narration sont de la plus grande authenticité. Nous en avons été témoin, ou nous en devons la connaissance à des amis personnels. Les caractères que nous avons esquissés sont peints d'après nature ; nous avons entendu ou l'on nous a rapporté la plupart des paroles que nous leur attribuons.

Au moral et au physique, Elisa est un portrait. La piété, la probité, la fidélité incorruptible du père Tom, ont, à notre connaissance, plus d'un modèle. Certaines scènes, qui semblent romanesques, se sont passées presque sous nos yeux. C'est un fait bien connu que celui d'une mère traversant la rivière d'Ohio sur la glace. Un frère de l'auteur, receveur dans une maison de commerce de la Nouvelle-Orléans, lui a raconté la mort de la vieille Prue (chapitre XIX). C'est de lui que nous tenons également des détails sur le planteur Legree, dont il avait visité l'habitation. Il nous écrivait à ce sujet : " Cet homme m'a fait tâter son poing, qui était comme une barre de fer ou un marteau de forge, en me disant que les callosités qu'on y remarquait provenaient de ce qu'il avait battu bien des nègres. Lorsque je sortis de chez lui, je respirai plus librement, il me semblait que je m'échappais de la caverne d'un ogre."

Des témoins oculaires attesteraient encore que l'on compte de trop nombreux exemples de morts tragiques pareilles à celles de Tom. Qu'on se rappelle que dans tous les Etats du Sud c'est un principe de jurisprudence qu'aucun homme de couleur n'est admis à déposer contre un blanc, et on re-

connaîtra sans peine que ces horreurs peuvent se commettre partout où il y a un homme dans le cœur duquel les passions l'emportent sur l'intérêt, et un esclave qui a assez de courage et de principes pour lui résister. La seule protection de la vie de l'esclave est le caractère du maître. Des faits révoltants, sur lesquels l'esprit n'ose s'arrêter, parviennent quelquefois aux oreilles du public, et les commémoraires dont ils sont l'objet sont souvent plus hideux que le fait en lui-même. "Il est possible, dit-on, que ces choses-là arrivent de temps en temps, mais ce sont des exceptions."

Si les lois de la Nouvelle-Angleterre permettaient à un maître de torturer de temps en temps un apprenti jusqu'à la mort, sans être passible d'aucune peine, montrerait-on la même impassibilité ? dirait-on : "Ces cas sont rares ; ce sont des exceptions ?" Ces iniquités sont inhérentes au système de l'esclavage ; il ne saurait exister sans elles.

Les événements qui ont suivi les aventures de *la Perle* ont donné du retentissement à la vente publique de jeunes et belles mulâtresses. Nous extrayons le passage suivant du plaidoyer de l'avocat Horace Mann, qui a parlé dans cette affaire :

"Au nombre des soixante-six personnes qui, en mil huit cent quarante-huit, tentèrent de s'évader du district de Colombie, à bord du schooner *la Perle*, il y avait plusieurs jeunes fille douées de ces charmes tout particuliers que prisent tant les connaisseurs. Une d'elles était Elizabeth Russell. Elle tomba entre les mains d'un marchand d'esclaves, et fut destinée à être vendue à la Nouvelle-Orléans. Tous ceux qui la virent furent touchés de son sort. Ils offrirent de la racheter pour la somme de huit cents dollars ; mais son maître fut inexorable. Elle était en route pour la Nouvelle-Orléans, quand, à moitié chemin, Dieu eut pitié d'elle et permit qu'elle mourût. Elle était accompagnée de deux jeunes filles du nom d'Edmundson. Au moment où elles partaient pour le même marché, leur sœur aînée supplia leur maître d'épargner ces victimes. Il se moqua d'elle en lui disant qu'elles auraient de belles robes et de beaux meubles.—"Oni, répondit-elle, c'est bon dans cette vie, mais que deviendront-elles dans l'autre ? Elles furent envoyées à la Nouvelle-Orléans, et rachetées plus tard au prix d'une énorme rançon."

N'est-il pas évident, d'après cela, que l'histoire d'Emmeline et de Cassy n'est pas imaginaire ?

La justice nous oblige de dire que les hommes de la nature de Saint-Clare ne sont pas des héros de roman. L'anecdote suivante en fournira la preuve. Il y a quelques années, un jeune homme du Sud était à Cincinnati avec un esclave favori nommé Nathan. Cet esclave profita de ce qu'il était dans un état libre pour s'affranchir et se mettre sous la protection d'un quaker connu pour se mêler d'affaires semblables. Le propriétaire fut indigné. Il avait toujours traité Nathan avec indulgence ; il comptait sur son affection, et il supposait qu'on avait dû employer des manœuvres pour le pousser à la révolte. Il se présenta en fureur chez le quaker ; mais, plein de candeur et de franchise, il se laissa facilement désarmer par des raisonnements. Il dit au quaker que si son esclave voulait lui dire en face qu'il désirait être libre, il l'affranchirait immédiatement. L'entrevue eut lieu, et le jeune homme demanda à Nathan s'il avait sujet de se plaindre.

—Non, maître, dit Nathan ; vous avez toujours été bon pour moi.

—Alors, pourquoi vouloir me quitter ?

—Maître peut mourir, et, dans ce cas, que deviendrais-je ? . . . . Je préférerais être libre.

Après un moment de réflexion, le jeune homme répondit :

—Nathan, si j'étais à votre place, je penserais absolument comme vous.

Il fit rédiger aussitôt l'acte d'affranchissement, remit au quaker une somme destinée à pourvoir aux premiers besoins de l'esclave, et écrivit à celui-ci une lettre affectueuse, que nous avons eue entre les mains.

Nous espérons avoir rendu hommage à la générosité, à la grandeur d'âme, à l'humanité qui caractérisent un assez grand nombre d'habitants du Sud : leurs qualités nous empêchent de désespérer de l'espèce humaine.

Pendant longtemps, nous avons évité de nous occuper de l'esclavage ; nous pensions que c'était un sujet trop pénible, et que d'ailleurs le progrès des lumières mettrait promptement un terme à ce fléau. Mais nous lûmes avec étonnement, avec consternation, l'acte législatif de 1850 par lequel un peuple chrétien recommande, comme un devoir imposé à tous les bons citoyens, la dénonciation des esclaves fugitifs. Des hommes honorables, bienveillants, habitant les Etats libres du Nord, examinèrent jusqu'à quel point ce devoir nouveau se conciliait avec l'esprit de l'Évangile. Nous nous dîmes alors : " Ces gens-là ne savent pas ce que c'est que l'esclavage : " et dès lors nous eûmes le désir d'en retracer les horreurs sous une forme dramatique. Nous avons essayé de le montrer sous son aspect le plus favorable, puis sous son aspect le plus hideux. Peut-être avons-nous réussi quand il s'est agi de le peindre dans son beau : mais que ne resterait-il pas à dire si l'on voulait compléter le tableau à l'autre point de vue ?

C'est à vous que j'en appelle, habitants du Sud, qui, résistant à de funestes influences, avez conservé intacte la noblesse de votre caractère. N'avez-vous pas dans le secret de vos âmes, dans vos conversations intimes, compris que l'esclavage entraînait des misères pires que celles que nous avons signalées ? En saurait-il être autrement ? L'homme est-il une créature faite pour être investie d'une puissance absolue ? Votre jurisprudence, en repoussant la déposition d'un esclave, ne fait-elle pas de tout propriétaire un despote sans responsabilité ? Ne voit-on pas clairement ce qui doit résulter de cette théorie dans l'application ? S'il y a, comme nous en convenons, un sentiment public parmi vous, hommes d'honneur, hommes équitables, n'existe-t-il pas une autre espèce de sentiment public parmi les êtres vils et cruels ? Ces derniers, en vertu de la loi, ne peuvent-ils pas posséder autant d'esclaves que les meilleurs et les plus purs d'entre vous ? Les esprits élevés, justes, compatissants, sont-ils en majorité dans aucun pays ?

Les lois américaines regardent maintenant la traite des noirs comme un acte de piraterie. Mais une traite non moins régulièrement organisée que celle qui s'exerçait jadis sur les côtes d'Afrique est une conséquence véritable de l'esclavage aux Etats-Unis.

Nous n'avons donné qu'une idée imparfaite des douleurs qui déchirent en ce moment même des milliers de créatures. On a vu des mères, poussées au meurtre de leur enfant, chercher ensuite dans la mort un refuge contre des misères qu'elles redoutaient plus que la mort. On ne peut rien écrire, rien dire, rien concevoir d'aussi tragique, d'aussi épouvantable que les scènes qui se passent à chaque instant dans notre patrie, à l'ombre des lois américaines, à l'ombre de la croix du Christ.

Et maintenant, hommes et femmes d'Amérique, vous appartient-il d'être indifférents à la question ? Fermiers du Massachusetts, du New-Hampshire, de Vermont, du Connecticut, qui lisez ce livre auprès du feu pendant les soirées d'hiver ; braves armateurs et marins du Maine ; généreux habitants de l'Etat de New-York, cultivateurs de l'Ohio, répondez ! Devez-vous encourager et protéger l'esclavage ? et vous, mères américaines, vous dont vos

enfants font la joie ; vous qui guidez leurs premiers pas dans le monde avec une si touchante sollicitude, et qui priez Dieu pour eux, plaignez les mères qui ont des sentiments pareils aux vôtres, sans avoir le droit légal d'élever et de protéger leurs fils bien-aimés. Je vous en conjure, mères américaines, par les souffrances de vos fils malades, par ces yeux qui se sont éteints et dont vous n'oublierez jamais les derniers regards, par ce berceau vide et si rempli de douleur, plaignez les mères auxquelles la traite américaine arrache sans cesse leurs enfants ! et dites-moi si l'esclavage est une institution qu'il faille défendre ou tolérer ?

Vous prétendez que les habitants des Etats libres n'ont pas à s'en mêler ? Plût au ciel que cela fût vrai ! Mais ce n'est pas vrai. Les habitants des Etats libres ont participé au développement d'un odieux système, et ils sont d'autant plus coupables devant Dieu qu'ils n'ont pas, comme les gens du Sud, l'excuse de l'éducation ou des mœurs.

Si les mères des Etats libres avaient eu jadis les sentiments qu'elles auraient dû avoir, les fils des Etats libres n'auraient pas coopéré à l'entretien de l'esclavage en Amérique ; les fils des Etats libres ne se seraient pas montrés proverbialement les plus cruels des maîtres ; les fils des Etats libres, dans leurs opérations commerciales, n'auraient pas accepté des corps, des âmes d'hommes comme équivalant à de l'argent. Il y a une multitude d'esclaves qui sont possédés temporairement et recouvrés par des négociants des villes du Nord. Le crime de l'esclavage doit-il donc retomber exclusivement sur le Sud ?

Les hommes du Nord, les chrétiens du Nord, ont autre chose à faire qu'à déclamer contre leurs frères du Sud ; ils ont à poursuivre le mal au milieu d'eux-mêmes.

Mais quelle est l'autorité d'un individu ? Tout individu est juge. Une atmosphère d'influence sympathique environne tout être humain ; et celui qui a une opinion saine, vigoureuse sur les grands intérêts de l'humanité, rend des services continuels. Faites donc attention au parti que vous adopterez dans la question de la servitude. Etes-vous d'accord avec les préceptes du Christ ? Vous laisserez-vous corrompre par les sophismes et la politique mondaine ?

Chrétiens du Nord, vous avez encore une autre autorité que celles de vos paroles ou de vos actions. Vous pouvez prier ! Croyez-vous à la prière, ou ne la considérez-vous que comme une vague tradition apostolique ? Vous priez pour les païens des contrées lointaines, priez aussi pour les païens qui sont parmi vous. Priez pour ces chrétiens désolés dont l'éducation religieuse dépend des chances du commerce, et qui sont presque toujours dans l'impossibilité de rester fidèles à la morale, à moins que Dieu ne leur accorde le courage et la grâce du martyr.

Il y a plus. De pauvres fugitifs, débris de familles dispersées, miraculeusement échappés de leurs chaînes, se réfugient dans nos états libres du Nord. La plupart du temps, leurs facultés morales et intellectuelles ont été altérées par un système qui bouleverse toutes les notions du juste et de l'injuste. Ils viennent chercher parmi nous un asile, de l'éducation, de l'instruction, des lumières. Que faites-vous pour ces infortunés, ô chrétiens ? Ne devez-vous pas quelque réparation à la race africaine, pour les sévices dont les Américains l'ont accablée ? Les portes de vos temples et de vos écoles lui seront-elles fermées ? Les Etats se lèveront-ils pour l'en chasser ? L'Eglise du Christ verra-t-elle en silence les outrages dont on abreuve les malheureux sans secours ? Repoussera-t-elle la main suppliante qu'ils lui tendent ? Ap-

plaudra-t-elle à la barbarie qui voudrait les chasser hors de nos frontières ? S'il en était ainsi, notre patrie aurait raison de trembler, en se rappelant que le sort des nations est entre les mains d'un Dieu rémunérateur.

Vous dites : " Nous n'avons pas besoin d'eux ici ; qu'ils partent pour l'Afrique ! " Que la Providence leur y ait ménagé un refuge, c'est un fait grand et digne de remarque. Mais ce n'est pas une raison pour que l'Eglise du Christ refuse à ces proscrits un concours qu'il est de son devoir de leur donner.

Si l'on peuplait Libéria d'une race ignorante, sans expérience, à moitié barbare, à peine échappée à la servitude, on prolongerait indéfiniment cette période de rudes labours que doit traverser tout établissement nouveau. Que l'Eglise accueille ces parias avec l'esprit du Christ ; qu'ils profitent des bienfaits d'une société républicaine, et quand ils seront parvenus à un certain degré de maturité intellectuelle, qu'on les envoie dans la colonie où ils pourront mettre en pratique les leçons qu'ils ont reçues en Amérique.

Quelques hommes du Nord ont suivi cette méthode, et il en est résulté que d'anciens esclaves ont acquis rapidement de l'instruction, de la fortune, de la réputation. Ils ont fait preuve de talents remarquables, eu égard aux circonstances. Ils se sont signalés par des traits de probité, de sentiment, par des efforts héroïques en faveur de leurs frères restés en servitude. Ils ont étonné par leurs vertus quiconque a réfléchi aux influences funestes qu'ils avaient subies dans leurs jeunes années.

Voici une note que nous transmet le professeur C.-E. Stowe, du séminaire de Lane (Etat de l'Ohio), sur les esclaves émancipés résidant actuellement à Cincinnati. Elle est propre à démontrer que la race noire peut arriver à quelque chose, sans assistance et sans encouragement.

Nous ne donnons que les initiales des noms :

" R., ébéniste, habite cette ville depuis vingt ans, s'est racheté pour la somme de dix mille dollars, qu'il avait gagnée par son industrie ; anabaptiste.

" C., noir complet, enlevé sur la côte d'Afrique, vendu à la Nouvelle-Orléans. Quinze ans de résidence ; s'est racheté pour six cents dollars, cultivateur ; possède plusieurs fermes dans l'Etat d'Indiana : presbytérien ; a mis de côté de quinze à vingt mille dollars.

" K., noir complet, possède trente mille dollars ; quarante ans ; libre depuis trois ans ; a payé huit cents dollars pour racheter sa famille ; anabaptiste ; a reçu de son maître un legs qu'il a fait fructifier.

" G., noir complet, marchand de charbon ; trente ans ; possède dix-huit mille dollars ; s'est racheté deux fois, ayant été trompé la première, pour seize cents dollars ; a gagné ce qu'il possède par son industrie ; louait à son maître la jouissance de son temps, quand il était esclave, et travaillait pour son propre compte : bel homme, bonnes manières.

" W., trois quarts noir, perruquier, du Kentucky ; libre depuis dix-neuf ans, s'est racheté, ainsi que sa famille, pour trois mille dollars ; possède vingt mille dollars qu'il a gagnés par son industrie ; diacre de l'église baptiste.

" Q. D., trois quarts noir ; blanchisseur ; du Kentucky, libre depuis neuf ans ; s'est racheté avec sa famille pour quinze cents dollars ; est mort récemment, à l'âge de soixante ans ; possédait six mille dollars.

Le professeur Stowe ajoute : " A l'exception de G., tous ces individus me sont personnellement connus. "

L'auteur se rappelle une vieille femme de couleur, qui était employée chez son père en qualité de blanchisseuse. La fille de cette femme avait épousé un esclave. C'était une jeune femme d'une activité remarqua-

ble ; à force d'économiser et de s'imposer des privations, elle mit de côté neuf cents dollars pour la rançon de son mari. Il manquait encore cent dollars sur la somme assignée quand elle mourut. L'argent ne lui fut jamais restitué.

Il serait facile d'ajouter à ces milliers d'anecdotes, qui attestent le dévouement, la patience, la probité et l'énergie que déploie l'esclave en état de liberté.

Et qu'on réfléchisse que ces hommes sont parvenus à s'assurer une honnête aisance et une position sociale, dans les circonstances les plus désavantageuses. Aux termes de la loi de l'Ohio, l'homme de couleur n'est pas électeur ; et ce n'est que depuis cinq ans qu'on lui a accordé le droit de déposer contre un blanc. Ce n'est pas seulement dans l'état d'Ohio qu'on trouve des hommes tels que ceux dont nous parlons. Dans tous les Etats de l'Union, nous voyons des individus, naguère plongés dans les ténèbres de l'esclavage, faire seuls leur éducation avec une énergie qu'on ne saurait trop admirer, et conquérir une place honorable dans la société. Pennington, parmi les ecclésiastiques, Douglas et Ward, parmi les libraires, nous offrent des exemples bien connus.

Si cette race persécutée est capable de triompher de tant d'obstacles, que ne ferait-elle pas sous le patronage de l'Eglise revenue au véritable esprit chrétien !

Nous sommes dans un siècle où les peuples s'agitent convulsivement ; une puissance secrète soulève le monde, la terre tremble. L'Amérique est-elle en sûreté ? Toute nation qui tolère en son sein de grandes iniquités porte en elle les éléments de cette convulsion dernière.

Pourquoi cette influence puissante et mystérieuse à laquelle toutes les contrées sont soumises ? D'où vient que dans toutes les langues s'élèvent des réclamations en faveur de la liberté et de l'égalité ?

O Eglise du Christ, comprends les signes des temps ! Cette influence n'est-elle pas l'esprit de Celui dont le règne est encore à venir, et dont la volonté sera faite en la terre comme au ciel ?

Mais qui peut l'empêcher de s'accomplir ? " Car ce jour brûlera comme une fournaise, et le Christ apparaîtra pour déposer contre ceux qui arrachent au pauvre son salaire, qui oppriment la veuve et l'orphelin et qui ôtent à l'étranger ses droits, et il mettra en pièces l'oppressur. "

Ces paroles ne sont-elles pas redoutables pour une nation qui porte en elle une aussi criante injustice ? Chrétiens ! toutes les fois que vous priez pour que le règne de Dieu arrive, oubliez-vous que les prophètes associent, par un rapprochement terrible, le jour de la vengeance à celui de la rédemption ? Un jour de répit nous est encore accordé : le Nord et le Sud ont été coupables devant Dieu, et l'Eglise chrétienne aura à rendre un compte sévère. Ce n'est pas en se concertant pour la protection de l'iniquité, en créant un capital commun de barbarie, que les Etats-Unis peuvent se sauver : c'est par le repentir, la justice, la miséricorde. La loi physique en vertu de laquelle une meule tombe au fond de l'Océan n'est pas plus certaine que cette loi forte, en vertu de laquelle l'injustice et la cruauté attirent sur les nations le courroux du Dieu tout-puissant.

## Travail &amp; Paresse.

## POÉSIE CANADIENNE.

Sur les bords enchantés, que baigne la Permesse,  
 Est un heureux séjour, que la sombre tristesse,  
 Que l'envie à l'œil faux, les remords du plaisir  
 De leur souffle empesté ne peuvent point flétrir—  
 Un palais incrusté d'or et de pierreries  
 Domine avec orgueil sur de vastes prairies.  
 On ne voit là que marbre et diamants polis,  
 Que portiques d'argent, que perles, que rubis—  
 Dans ces lieux immortels, la brillante nature  
 Ajoute encore à l'or l'éclat de sa parure :  
 On voit dans ce séjour, asile du bonheur,  
 Un bocage odorant où règne la fraîcheur ;  
 Où des milliers d'oiseaux au séduisant plumage  
 Font entendre sans cesse un tendre et doux ramage.  
 On voit des tapis verts où les plus belles fleurs  
 Répandent leur parfum, étalent leurs couleurs.  
 Aux beautés du printemps, là, le fertile automne—  
 Se plaît à marier les douceurs de Pomone :  
 On voit des fruits mûris et de jaunes moissons,  
 Et des champs où le soc aligne des sillons.  
 Un bercail verdoyant, sous l'ombrage d'un hêtre,  
 Aux hôtes de ces lieux offre un abri champêtre—  
 Une onde de cristal, entre des près fleuris,  
 Coule sur un gravier d'opale et de rubis,  
 Et s'en va, serpentant avec un doux murmure,  
 Arroser du gazon les fleurs et la verdure—  
 C'est là que le travail au front toujours joyeux  
 Loin de tout faux plaisir coule des jours heureux—  
 A l'ouvrage, dit-on, longtemps avant l'aurore,  
 Au coucher du soleil on l'y revoit encore—  
 Non loin de ce séjour de paix et de gaieté,  
 Habitent le désordre et la stérilité :—  
 Partout à nos regards la terre sans culture  
 Offre de vastes champs dépouillés de verdure—  
 Il ne croît en ces lieux où règne le repos  
 Que de tristes cyprès, des ifs et des pavots—  
 Sous un roc ténébreux, œuvre de la nature,  
 Est un antre profond et d'informe structure—  
 Sous le toit escarpé de ce sombre séjour  
 Ne pénétra jamais la lumière du jour—  
 On n'entend point gémir à travers la bruyère  
 Des suaves zéphyrus la brise printanière ;  
 Et là, jamais la voix du doux chanter des airs  
 Ne les fait résonner de ses joyeux concerts.  
 Seulement des hiboux au lugubre plumage  
 Font entendre leurs cris de sinistre présage ;  
 Enfin, tout semble fuir, dans un commun accord.  
 Ces lieux sombres qu'attriste un silence de mort.  
 Là, fille de la nuit et sœur de la mollesse,  
 Sur un tendre duvet sommeille la paresse,  
 Morphée, à ses côtés, ministre du repos,  
 A chaque instant du jour l'enivre de pavots ;  
 On voit à son chevet sa fille l'ignorance  
 Qui tient entre ses bras la molle indifférence.

L'harmonie et la paix ne pouvaient exister,  
 On devait bientôt voir la discorde éclater  
 Entre ces deux voisins d'une humeur si contraire :  
 L'un n'aimait qu'à dormir, s'étendre et ne rien fuire,  
 Jugent, à son avis, que le plus grand des maux  
 C'est le bruit, le fracas qui trouble le repos ;  
 L'autre toujours chantant, travaillant dès l'aurore,  
 Réveillant par son bruit son voisin qu'il abhorre—  
 Aussi vit-on un jour la déesse en fureur  
 S'arracher de son antre, exhaler sa douleur,

De son corps endormi traînant la lourde masse,  
 Assembler à grand bruit, les hôtes du Parnasse ;  
 Afin que le travail, seul auteur de tout mal,  
 Comparût aussitôt devant leur tribunal.....

Déjà tous sont rendus dans une vaste plaine ;  
 Hâletante, épuisée, elle s'y traîne à peine.  
 Autour d'elle l'on voit les folâtres plaisirs,  
 L'ignorance, sa fille, et les honteux désirs—  
 Mais, voyant Apollon, sur un trône d'ivoire,  
 Tout prêt à décider du prix de la victoire,  
 La paresse, à l'instant, réprimant ses sanglots,  
 S'adressant au travail l'apostrophe en ces mots :  
 " Toi, que, pour inon malheur, les Dieux dans leur co-  
 " En haine des humains, ont jeté sur la terre, [lère,  
 " Quelle fureur t'anime, ennemi du repos,  
 " Ennemi de tout bien, auteur de tous les maux,  
 " Pour troubler un bonheur le plus doux de la vie,  
 " Une félicité que le ciel même envie !  
 " Oui, dès le jour fatal à tout le genre humain,  
 " Où le travail parut, parut l'âge d'airain !  
 " On vit bien des mortels, hélas, faut-il le dire !  
 " Oubliant mes bienfaits, quitter mon doux empire,  
 " Se mettre sous son joug, et, troublant mon repos,  
 " Me dédaigner sans cesse en dépit de leurs maux !...  
 " Remplaçant mes plaisirs, mes tranquilles délices.  
 " Par la soif de l'argent, le plus honteux des vices !...  
 " On vit l'homme bientôt, penché vers le sillou,  
 " Qu'il ne fertilisa qu'aux sueurs de son front ;  
 " Puis on le vit enfin traînant la maladie,  
 " Malheureux, languissant, tous les jours de sa vie.  
 " Et voyez le travail, qui, fier de ses succès,  
 " Se glorifie encor ! des malheurs qu'il a faits !...  
 " Hélas ! pour un vain nom, un vain titre de gloire  
 " Pour avoir des trésors, gagner une victoire,  
 " A quoi bon, répondez, parcourir l'univers  
 " Et sur un frêle esquif s'exposer sur les mers !  
 " Et puis, pour acquérir cette vaine fumée  
 " Que les simples humains appellent renommée,  
 " Pour quoi se consumer, tandis que, gras, vermeil,  
 " On peut, dans les douceurs d'un paisible sommeil,  
 " Délivré des soucis d'une affaire inutile,  
 " Voir couler chaque jour que la Parque nous file !  
 " Hélas ! qu'est devenu ce riant âge d'or,  
 " Où libre de tout soin, le monde jeune encor  
 " L'naisait, sans nul soucis aux mains de la nature,  
 " Le soin de préparer son toit, sa nourriture !...  
 " La terre, sans semence, étalant ses produits,  
 " Aux fortunés mortels prodiguant ses beaux fruits ;  
 " On n'avait point bâti ces superbes portiques,  
 " Fruits de longues sueurs, ces palais magnifiques ;  
 " Le tendre et vert gazon, à l'ombrage des bois,  
 " Servait et de demeure et de couche à la fois.  
 " Dans ces siècles heureux, jamais l'affreuxse guerre  
 " De son souffle enflammé ne désola la terre :  
 " L'homme, dans les douceurs de son heureuse paix  
 " Jouissait en dormant de mes nombreux bienfaits.  
 " On ornait tous les jours mes autels de guirlandes,  
 " Et l'on y déposait des vœux et des offrandes.....  
 " Mais, vous qui vous laissez par d'inutiles soins,  
 " Jeunes gens, en ce jour, je vous prends à témoin :  
 " A quoi vous servirez ces longs moments d'étude  
 " Où le travail, odieux vous tient en servitude ?  
 " A quoi vous servira ce grec et ce latin,  
 " Qu'on cherche avec effort dans quelque vieux bou-  
 " A quoi vous servira cette philosophie. [quin ?  
 " Qui n'est autre à mes yeux qu'une vaine folie ?  
 " A quoi bon, répondez, ces arts tristes et vains,



" Qui loin de moi sans cesse occupent les humains !  
 " A quoi bon ces talents où l'âme est asservie,  
 " Cet éclair passager qu'on appelle génie ?  
 " Mais, vous, enfants chéris, aimables nourrissons,  
 " Qui préférez dormir sur de tendres gazons,  
 " Vous promener au frais à l'ombre du feuillage,  
 " Plutôt que de laisser votre corps par l'ouvrage,  
 " Oh ! dites, qu'ils sont doux ; dites, qu'ils sont char-  
 " Ces heures de loisir, ces fortunés moments [nans,  
 " Où vous goûtez parfois, dans la molle indulgence,  
 " De mes mille douceurs la bénigne influence !  
 " Oh ! ne connaître rien, excepté le plaisir,  
 " Et d'être tous les arts celui de bien dormir,  
 " Ignorer en un mot ce que c'est que l'ouvrage,  
 " A mon avis, c'est là ce que s'appelle sage !.....  
 " Mais, pourquoi m'alarmer ! mon règne est-il fini  
 " Suis-je donc condamnée à vivre dans l'oubli !  
 " Non, non, quelle que soit, grand Dieu, votre senten-  
 " Elle ne peut en rien troubler mon existence — [ce,  
 " En dépit du travail et de tous ses suppôts,  
 " Sur la terre toujours régnera le repos ;  
 " Tant de nobles dandys, tant d'enfants de collège  
 " Mettront toujours leur gloire à grossir mon cortège ;  
 " L'entourage des rois et les grands de leurs cours  
 " Toujours entre-mes bras couleront d'heureux jours ;  
 " Et la belle marquise et la noble duchesse  
 " Voudront vivre toujours au sein de la mollesse !...  
 " Enfin, je dirai plus, orgueilleux ennemi,  
 " Chacun de tes amis est mon meilleur ami :  
 " S'il aime à travailler, c'est excès de paresse ;  
 " C'est que par le travail il acquiert la richesse  
 " Et qu'avec sa richesse il passe ses vieux jours  
 " Sans nul autre souci que de flâner toujours !.....  
 " Ainsi dit la paresse, et, le corps tout en nage —  
 " Elle exhale en sanglots le reste de sa rage —  
 " Aussitôt le travail, au cœur franc, sans détour,  
 " Savance dans la lice et s'exprime à son tour : —  
 " Qui te donne, dit-il, une si grande audace,  
 " Pour oser sur ce ton discourir à ma face,  
 " Exécration paresse, et venir sans pudeur,  
 " Me reprocher des maux dont toi seul es l'auteur !  
 " Penses-tu m'éblouir par tes grandes paroles,  
 " Et, par les vains détours de tes raisons frivoles,  
 " Tromper sur tes vertus les hôtes de ces lieux ?  
 " Tu penses abuser les Dieux, même les Dieux !  
 " Mais, attends, malgré l'art inspiré par l'envie,  
 " Qui de telles couleurs fardé la calomnie,  
 " Le vrai simple et tout nu l'emportera toujours  
 " Sur le faux enflé dans les plus beaux discours ;  
 " Et, puisque c'est mon droit qu'il s'agit de défendre,  
 " Jusqu'à te réfuter, je consens à descendre...  
 " Ah ! je suis, selon toi, l'être le plus affreux,  
 " Qui ne trame toujours que projets odieux !  
 " Ah ! je ne suis qu'un monstre envoyé sur la terre,  
 " Pour y semer partout les crimes, la misère !  
 " Eh ! qui donc, dis-le nous, eh ! qui donc te pétrit,  
 " A chaque heure du jour, le pain qui te nourrit ?  
 " Qui va, d'une main sage, à l'affreuse indigence  
 " Substituer partout une heureuse abondance ? [bats,  
 " Qui donne aux jeunes gens l'ardeur dans les com-  
 " Le courage à leurs cœurs et la force à leurs bras ?  
 " Qui porte le bonheur dans le sein des familles,  
 " Et qui donne aux vieillards des jours longs et tran-  
 " [quilles ?  
 " Depuis le grain de sable imperceptible aux yeux  
 " Jusqu'aux globes brillants qui roulent dans les  
 " [cieux ;  
 " Depuis le vermineau qui rampe sur la terre,  
 " Jusqu'au Dieu souverain et maître du tonnerre,  
 " Qui, pour suffire à tous, multipliant ses soins,  
 " Partage entre eux ses dons, selon tous les besoins !  
 " Enfin, qui donne à tout le mouvement, la vie ?  
 " Est-ce toi, par hasard ? réponds, belle assoupie !  
 " Mais quoi ! te voilà donc interdite et sans voix,  
 " Déjà ton éloquence est réduite aux abois !  
 " Serait-ce que du jour la brillante lumière,  
 " Opérant sur ton être un effet salutaire,  
 " Dans ton âme bornée à son noir horizon,  
 " Aurait, l'ouvrant les yeux, fait luire la raison !  
 " Ou serait-ce plutôt qu'importunce et lasse  
 " D'un bruit qui sans respect te trouble et te tracasse,  
 " Tu maudrais déjà la trop fatale ardeur  
 " Qui du moelleux duvet l'a fait faire la douceur !  
 " Qui peut te retenir ? n'es-tu pas immortelle ?  
 " A ta noble mission reste toujours fidèle ;  
 " Va dormir loin de nous et respirer l'encens  
 " Que dessus tes autels feront brûler les grands —  
 " Vois ces rois saignants que le sceptre embarrasse ;  
 " Ils te tendent leurs bras : va régner à leur place ;  
 " Va leur faire goûter dans un honteux repos  
 " L'oubli de leurs devoirs et celui de nos maux ;  
 " Si le remords rongeur quelquefois les réveille,  
 " Souffle leur aussitôt, mais bien bas à l'oreille [mir,  
 " Qu'ils sont nés pour l'orgueil, manger et bien dor-  
 " Tandis que leurs sujets sont faits pour les servir !...  
 " Enlève aux uns l'honneur, aux autres la richesse,  
 " Enfin, apprends à tous qu'il n'est point de bassesse  
 " Que n'exécute toujours la malice du sort,  
 " Que n'élève à tes yeux l'avidité soif de l'or !...  
 " Pour moi, dès ce moment, n'en déplaie à Morphée,  
 " Je redouble d'ardeur, et ma bile chauffée  
 " A mon génie actif donne un nouvel essor ;  
 " Ah ! depuis trop longtemps mon courage s'endort ;  
 " Le monde fécondé des sueurs de mes veilles  
 " Se couvrira bientôt d'innombrables merveilles —  
 " Je sais que les mortels n'ont pour moi que dédain ;  
 " Et, qu'afin de pouvoir paralyser ma main,  
 " La paresse fera, par ses noirs artifices,  
 " Comme autant de vertus, encenser tous ses vices ;  
 " Mais, vous, vous me restez, enfants aux nobles cœurs,  
 " Vous tous qui connaissez le prix de mes labeurs  
 " Je saurai par l'appas des biens que je prodigue,  
 " Au mal qui vous me menace opposer une digue ;  
 " Le sentier que je trace est celui de l'honneur,  
 " Et c'est aussi celui qui conduit au bonheur ; [re !  
 " Non ! des plaisirs trompeurs ne peuvent vous sédui-  
 " A l'œuvre ! et secondez mon ardeur de produire,  
 " Je l'eux reprendre en main mon travail sans peidu,  
 " Afin de rattraper le temps que j'ai perdu".....  
 " Il dit, et de la main ordonnant le silence  
 " Le divin Apollon, rendit cette sentence :  
 " La palme t'appartient, enfant chéri des Dieux,  
 " Travail, pour tes vertus, tes bienfaits précieux ;  
 " Sur tout le genre humain j'éleverai ton trône,  
 " Approche, qu'Apollon de sa main te couronne"  
 " Puis il jette un regard dédaigneux, foudroyant  
 " Sur l'ignoble paresse, et d'un ton menaçant :  
 " Retire-toi d'ici, déesse mensongère,  
 " Qui n'enfantes toujours que crimes, que misère ;  
 " Maudit soit le moment où tu reçus le jour,  
 " L'instant où tu parus dans cet heureux séjour ! —  
 " Honte, humiliation et non pas convie,  
 " La paresse en fureur du Parnasse est sortie,  
 " Et vouant au travail, à tout le genre humain,  
 " Une haine implacable, elle jura soudain  
 " Qu'elle soumettrait tout au joug de la paresse,  
 " Et, partant aussitôt, fidèle à sa promesse,  
 " Exploitait les pays, les villes, les hameaux ;

Elle fit de la terre un théâtre de maux !...  
 Le travail, il est vrai, fit fleurir l'industrie,  
 Ouvrit dans tous les arts la carrière au génie ;  
 Mais, ses nobles efforts, ses précieux bienfaits  
 Compensent-ils les maux que la paresse a faits !  
 Depuis ce temps l'on voit cette infâme déesse  
 Maîtriser les vieillards, amollir la jeunesse ;  
 On la voit ricanant, jouant sur un balcon,  
 Faire le passe-temps des dames du grand ton ;  
 On la voit répandant l'amour de la parure,

Enfanter avec lui celui de la luxure ;  
 On la voit, l'œil hagard et les traits tout en feu,  
 Se promener autour d'une table de jeu ;  
 On la voit, se livrant à toute intempérance,  
 Dans tous les cabarets, boire, faire bombance ;  
 On la voit dans le bois et sur le grand chemin,  
 Pour avoir de l'argent, verser le sang humain ;  
 Puis, on la voit enfin, lasse de tant de crimes,  
 A l'ignoble gibet conduiro ses victimes !.....  
 ORPHIR PELTIER.



## L'HIVER ET LE PRINTEMPS.

(POUR LA RUCHE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.)

Vante qui voudra les charmes de l'hiver, les plaisirs qu'il procure. Pour moi, je ne vois en lui qu'un impitoyable tyran qui tient la nature enchaînée et dont le souffle glacé exerce une mortelle influence sur tout ce qui a vie. Qu'on exalte le bonheur qu'on trouve dans les causeries du coin du feu, quand la neige couvre la terre de son suaire blanc, quand la bise âcre et mordante gémit au dehors. Mais de tristes réflexions ne viennent-elles pas, comme des ombres sinistres assombrir ce tableau de jouissances ?

Ici, c'est un vieillard débile qui tend la main, en grelottant, pour demander un morceau de pain ; là, une pauvre mère à peine vêtue et de petits enfants, presque nus, qui la suivent en pleurant de froid et de faim, plus loin, un voyageur égaré, la nuit, qui, succombant sous l'action pénétrante d'un air glacial, exténué de fatigue et de besoin, tombe pour ne plus se relever !

Dites, prôneurs des plaisirs de l'âtre, ne sentez-vous pas le froid vous saisir au cœur, en pensant à ces malheureuses victimes d'une saison dont vous pouvez braver les cruelles atteintes ? N'éprouvez-vous pas même un certain remords à vous livrer, avec une sorte de volupté, aux douceurs du foyer, en songeant que tant d'infortunés n'ont ni feu pour réchauffer leurs membres engourdis, ni asile pour abriter leur misère !

Hiver, je te hais parce que tu fais souffrir ; je te maudis parce que tu donnes la mort !

Tu arrives à pas de géant ; encore quelques beaux jours et tu apparaitras, entouré de ton cortège de maux et de souffrances. Mais tes rigueurs auront un terme et, quand viendra ce moment tant désiré, je m'écrierai avec bonheur :

Fuis, triste vieillard au manteau de neige, à la barbe de glaçons ! Ton règne est fini, ton trône de glace fond sous la tiède haleine du printemps. Va exercer ton funeste empire sur d'autres régions !

Et toi, printemps, je te salue ! Génie bienfaisant émané du sein de Dieu, je t'aime parce que tu adoucis les maux de ceux qui souffrent ; je te bénis parce que tu donnes la vie !

Comme tout renaît ! comme tout s'anime ! comme ces campagnes, naguère si désolées, prennent un aspect riant ! comme l'œil se repose avec plaisir sur la verdure et les fleurs qui commencent à se développer !

Oh ! oui, j'aime le printemps,

J'aime le printemps, quand le vieillard vient redemander aux rayons d'un soleil vivifiant les forces que le cruel hiver lui a ravies ; quand le malade se promène, à pas lents, sur l'herbe verdoyante, pour respirer l'air pur qui doit lui rendre la santé ; quand les enfants courent sur la pelouse et se livrent, insoucieux, à leurs joyeux ébats.

J'aime le printemps, quand les troupeaux bondissent sur l'herbe fleurie ; quand les blanches paquerettes émaillent les prairies comme les étoiles qui brillent dans un ciel azuré ; quand, les arbres des vergers se parent de verdure et de leur neige odorante ; quand les oiseaux chantent, dans le feuillage naissant, leur hymne de reconnaissance et d'amour.

J'aime le printemps, quand les charmantes petites filles blanches et roses vont cueillir les bluets des champs et en tressent des couronnes pour leur front candide et pur ; quand, le soir, assis sur un banc rustique, sous un lilas chargé de grappes parfumées, j'entends la voix du rossignol, ce chantre mélodieux de la nuit, dont les cadences perlées plongent mon âme dans une douce mélancolie, dans un ravissement extatique.

J'aime le printemps, quand les jeunes filles vont au lever de l'aurore, ravir aux jardins leurs prémices fraîches et odorantes pour orner l'autel de la vierge des vierges ; doux tribut d'amour et de reconnaissance, emblème d'innocence et de pureté, qu'elles offrent comme un pieux hommage à leur divine protectrice.

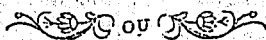
J'aime le printemps, quand le jour de la fête du Roi des rois, les rues sont jonchées de feuillage, les reposoirs ornés de guirlandes et de fleurs, et que de jolis petits enfants, semblables aux anges du ciel, jettent des feuilles de roses devant le dais qui couvre de son dôme de soie et d'or surmonté de panaches ondoyants, le Dieu que porte avec un saint respect un prêtre vénérable.

Enfin, j'aime le printemps, quand sur la terre comme dans les plaines éthérées, tout célèbre, par un immense cantique de joie et d'actions de grâces, la résurrection de la nature.

CAMILLE GOUGEOT.

(Châtillon-sur-Seine—Côte-d'Or—France.)

## UN QUART D'HEURE DE RABELAIS, (\*)


 CONFESION D'UNE CI-DEVANT GLACE-PSYCHE  
 A UN EX-FAUTEUIL-VOLTAIRE-TRIEPEDE.

## CHAPITRE VIII.

Comme quoi lecteurs et auditeurs ne doivent jamais juger une narration sur l'exorde et comme quoi la plus belle ex-Glace-Psyché ne peut donner que ce qu'elle a.

(Suite et fin.)

Certain dimanche, je musais dans ma tumultueuse solitude : à mes pieds, murmurait la Seine, se croisaient les passants, lorsqu'au coin de la rue Dauphine déboucha un couple dont la sémillante désinvolture piqua aussitôt ma curiosité. Je lorgne, je regarde, je contemple, j'examine... Ciel !

— Vous trouvez-vous mal, mon cher ? nazilla maître l'fauteuil.

— C'était Lucie, appuyée au bras d'un jeune homme.

— Qui-dà !

— Le cavalier de Lucie était grand, bien fait et marquait vingt-cinq ou vingt-six printemps. Quant à elle, la petite coquine, avait encore embelli depuis sa fugue. Sa noire chevelure reflétait ces nuances bronzées qui brillent sur les grappes du raisin de Corinthe, lorsqu'il est en pleine maturité. Les lignes de son visage avaient perdu la sécheresse de tons naturelle aux jeunes filles ; sa peau était plus veloutée ; le filet rosé de ses longues paupières, ressortait plus brillant entre le blanc de l'œil et la légère teinte de bistre répandue au-dessous par une voluptueuse langueur ; le galbe de ses épaules était suave, harmonieux comme une création de Poussin ; ses doigts s'étaient effilés et étaient terminés par des ongles dont la transparence jetait des lucars de rubis, enfin dans la tournure, la flexibilité de sa taille, son gracieux laisser-aller sur les hanches, la nonchalance de sa démarche on reconnaissait la femme, heureuse de ce bonheur qu'en français nous appelons amour.

Le jeune homme, lui aussi, paraissait heureux ; il pressait tendrement le bras de Lucie sous le sien, ne rougissait pas d'initier la foule au secret de sa félicité.

Ils s'approchèrent gaiement de la boutique en plein vent, riant et sautillant comme des amoureux au premier quartier de la lune de miel.

Honteux de la malpropreté où je me tenais, — une véritable malpropreté de philosophe, — j'essayais à me faire petite, pour ne point être remarquée, quoiqu'au fond, je brûlasse d'être achetée. Mais cette précaution était bien inutile. Qui donc eût reconnu, dans ce sale miroir rongé aux vers, boueux, crasseux, sans lustre, sans rayons, l'éclatante glace-psyché qui jadis avait trôné dans le plus somptueux magasin de Paris, compté parmi les cadeaux de nocés d'une opulente comtesse et servi à la toilette d'une luxueuse cantatrice.

— Combien ton bazar, bonhomme ? s'écria joyeusement Arthur en apostrophant le colporteur, qui, assis sur le parapet du Pont-Henry IV, fumait son brûlé-gueule, avec toute la gravité d'un pacha à trois queues.

(\*) Voir les numéros de la *Ruche* des mois de mars, avril, mai, juin, août, octobre et décembre.

—C'est selon, répondit-il d'un ton familier, sans changer d'attitude. Combien pèse votre bourse ?

Lucie poussa un éclat de rire aussi frais que le gazouillement d'une fauvette.

—Bien riposté, dit-elle ensuite ; attrapez, M. Arthur. Ça vous apprendra à jouer le mauvais plaisant.

—Serait-ce là ce brigand d'Arthur Sinclair, le ravisseur de mademoiselle de Vermont ? pensais-je mentalement ; ce scélérat à qui je dus ma première chute, le commencement de mes infortunes ? En vérité, le drôle n'est pas mal ! mais par quel hasard... comment se fait-il qu'ils soient encore ensemble, qu'ils aient l'air aussi passionnés que s'ils avaient reçu la bénédiction nuptiale hier ? A la manière dont ils ont débuté l'un et l'autre, j'aurais cru que l'inconstance était le moindre de leurs défauts. Ah ! ma théorie des Apparences, ma théorie des Apparences... enfoncée !

—Écoutez toutefois, je puis me tromper.

Riant à gorge déployée, ledit Arthur et sa compagne se disposaient à poursuivre leur chemin, quand le colporteur les rappela.

—Vous ne m'étrenez pas, mes aimables fiancés ?

—Et que voulez-vous que nous achetions ? dit Louise, riant plus haut.

—Voyez : j'ai une splendide batterie de cuisine, premier choix ; des services de table numéro un, des ornements de cheminées haut le sabre, des porcelainés superbes, des bijoux pur or, des tableaux du grand peintre David, des livres de la dernière nouveauté, bref un assortiment complet de ce que tous les arts ont produit de chefs-d'œuvre dans les siècles passés, présents et futurs ! Examinez, touchez, admirez, c'est beau, c'est bon, c'est solide, ça ne coûte que huit sous la pièce ! Oui, huit sous la pièce ! Avec huit sous, ma petite dame, vous pourrez monter votre petit ménage mieux que celui du premier consul, décorer vos appartements comme une duchesse, orner votre esprit à rendre jalouse la baronne de Staël-Holstein ! Le tout pour huit sous la pièce ! c'est le plus juste prix, c'est pour rien !

En débitant cette tirade, stéréotypée dans son larynx et sur ses lèvres, mon maître s'était levé, avait éteint sa pipe et, indiquant du doigt les diverses *bricoles* confusément amoncelées sur la table boiteuse, il clamait d'une voix de stentor.

—Voici des vrais clous de la vraie croix, l'épée avec laquelle Malchus coupa l'oreille d'un des soldats qui vinrent s'emparer de notre divin seigneur et sauveur du monde, Jésus, le plat où Hérode déposa la tête de St. Jean-Baptiste pour l'envoyer à sa femme Hérodiade, le casque d'Alexandre, le glaive de César, les éperons de Bertrand Dugueslin, le preux d'entre les preux, la chemise de la reine Isabeau de Bavière, la première qui fut portée en France (pas la reine, entendons-nous), la fameuse bible de Gutenberg imprimée vers 1450, l'arquebuse qui servit à Charles IX pour tuer Jean Goujon, le plus grand sculpteur du XV<sup>e</sup> siècle, la mappemonde de Christophe Colomb, des onguents, pommades, odeurs fabriqués par le Florentin René, parfumeur ordinaire de Catherine de Médicis, les bracelets de Diane de Poitiers, le chapeau du roi Louis XI, les sandales de Pierre l'Hermitte, des vases provenant du Camp du Drap d'Or, une amulette qui vous préservera du choléra, de la morsure des chiens enragés, du venin de la vipère, de la foudre, de la vermine, le couteau de Ravallac, les pendants d'oreilles de mademoiselle de la Vallière, le portrait de François-Ier par le Titien, la coupe où s'abreuvait Charles-Quint, le manteau de Louis XIV, des assiettes mirabolantes expropriées de défunte la noblesse, des chaînes de sûreté, un gilet incombustible, le poignard de Charlotte Corday, les limes du décapité Capet, la marotte de Triboulet, des pots, des plats, des bouteilles, des vases, des perruques de présidents à mortier, la plume qui signa l'arrêt de



Charmante Gabrielle  
 Percé de mille dards,  
 Quand la gloire m'appelle  
 A la suite de Mars ;  
 Cruelle départie,  
 Malheureux jour,  
 Que ne suis-je sans vie  
 Ou sans amour !

Il fredonna ce couplet avec un entrain qui lui attira une triple salve de bravos.

— Mais, dit Lucie, étouffant à grand'peine son hilarité, vous prétendiez tout à l'heure que le miroir venait du cabinet de madame de Pompadour.

— J'ai prétendu et je maintiens, répliqua-t-il imperturbablement. C'est là ce qui double sa valeur. Ce miroir fut transmis de générations en générations à toutes les royales maîtresses. Il fut leur conseiller intime. Oh ! que ne peut-il parler ! Comme il vous raconterait l'histoire, ce luron-là ! Aussi j'y tiens autant qu'à la plante de mes pieds, à la racine de mes cheveux. Je ne le cédera pas à moins de huit sous. A huit sous ! la boutique à huit sous ! Accourez, mesdames et messieurs ! Voyez, examinez, touchez ! C'est huit sous la pièce !

— Je le garde, dit Lucie. Voici votre argent !

— Mon billon, madame ; je ne reçois point d'argent : l'argent m'est inférieur. Fi du vil métal ! je suis le propriétaire de la boutique à huit sous !

— Qu'est-ce ? s'écria Arthur, tu achètes cette abominable glace, bonne amie !

— Oui Mimi. Je ne sais pourquoi, mais elle m'intéresse, répondit d'abord la première conquête en passant douillettement sur ma face son mouchoir de baptiste. Du reste, elle n'est pas si laide que j'imaginai de prime abord, cette glace... Regarde, Mimi. Quand elle sera lavée, habillée d'un nouveau cadre, elle aura tout-à-fait bonne façon. Mais comme elle me sourit ! Jamais je ne me suis trouvée aussi gentille.

— Petite fate, dit sournoisement monsieur Mimi, en pinçant le bras de Lucie.

— Et qui m'a rendue telle, méchant moqueur ? minauda la jeune femme.

— Pas moi, assurément.

— Qui donc, alors, s'il vous plaît ?

— L'amour, pardieu !

— L'amour, bali ! il est aveugle !

Mis à quia, monsieur Mimi se contenta de lancer à sa compagne un coup d'œil enivré, en disant :

— Allons, Nini, assez d'acquisitions. Regagnons notre nid.

— Oui-dà, fit-elle avec une moue ravissante. Cinquante-six sous de dépenses pour votre Nini vous ont ruiné, messire Harpagon ?

— Mauvaise, va ! Es-tu contente de tes emplettes au moins, dis, petit ange ?

— Certainement, monsieur.

— Mais voilà notre dîner chez le traiteur de la rue Montorgueil manqué.

— Qu'est-ce que cela fait ! Nous dînerons aussi bien à la maison, en tête-à-tête, Arthur !

— Bonne Lucie !

— Et notre mobilier, et notre vestiaire donc qui vont se trouver considérablement augmentés.

— Coquette ! ce détestable miroir te dira bien des compliments. Sais-tu pas que j'en serai jaloux ?

— Voyez-vous ça !

Tout en caquetant, nous montâmes les rues Dauphine, de l'Ancienne Comédie,

et arrivâmes sur la place de l'Odéon. A droite, au No. 7, nous fîmes halte, devant un bel hôtel haut de six étages. Arthur frappa à la porte qui s'ouvrit aussitôt, et nous pénétrâmes dans un petit vestibule peint à fresque, fort propre. Une statue en plâtre se dressait près de la rampe de l'escalier.

— C'est nous, Monsieur Jean, dit Lucie, en passant devant le judas du concierge. Notre clé, s'il vous plaît.

— Une lettre pour vous, madame, répondit le Cerbère, en présentant sa tête à l'embrasure du carreau et tendant la clé ainsi qu'une lettre à la jeune femme.

Lucie prit les deux objets et nous escaladâmes gaiement les soixante marches au-dessus desquelles s'étaient juchés mes tourtereaux. C'était une mansarde, avec fenêtre à tabatière ; un lit, une commode composaient l'aménagement. Cette pièce ressemblait exactement au pupitre d'un collégien. Près du lit on pouvait se tenir debout ; au-delà, il fallait se baisser.

Des habits d'homme et de femme, accrochés à la muraille, formaient la garde-robe des deux jeunes gens. Dans un coin une petite table, dans un autre, des livres, et sur le marbre de la commode une cuvette, un pot-à-eau, des brossés ; &c. Tout cela était un peu en désordre, un peu confus, un peu artistique, dirai-je, mais tout cela était disposé avec grâce, et on sentait qu'une main féminine présidait à l'arrangement de tout cela.

— Tiens, Mimi, dit Lucie à Arthur, en lui tendant la lettre, lis.

— Mais cette lettre est à ton adresse, chère amie.

— Est-ce que nous ne sommes pas qu'un ?

Arthur sourit et baisa son amante au front. Puis, il décacheta la missive, tandis que Lucie déposait son chapeau, son châle et ma personne sur le lit.

En parcourant l'épître, Sinclair pâlisait.

— Qu'as-tu, mon ami ? s'écria la fille de M. de Vermont remarquant son émotion.

— Rien, répondit-il, distraitement.

— Cette lettre nous annoncerait-elle un malheur ?

— Oui ; pour vous et pour moi.

— Ce ton ?

— Lucie, dit le jeune homme avec angoisses ; notre mariage fut secret, vous vous rappelez. Le prêtre qui nous unit est mort. Notre contrat a été brûlé dans un incendie. Ainsi rien ne prouve que nous sommes époux...

— Qu'est-ce que cela signifie, mon Dieu ! Où veux-tu en venir, Arthur ?

— Lucie, cette lettre m'annonce, que votre père est...

— Est ?—

— Mort !

— Mon père !

— Il vous a pardonné, et vous laisse héritière de la fortune que la République lui a laissée... vingt mille livres de rentes.

Fondant en larmes la jeune femme s'était précipitée au cou de son mari, en s'écriant :

— Oh ! je l'ai tué !

Sinclair se dégagea doucement de l'étreinte, et dit d'une voix claire quoique profondément émue :

— Je n'ai pas besoin de vous répéter combien je vous aime, Lucie ; vous le savez ; ma vie, je la donnerais avec joie pour vous ; mais, mon dévouement même m'impose un devoir sacré. Quand vous me prouvâtes pour la première fois votre amour, Lucie ; quand, vous, jeune fille, noble, riche, honorée, vous consentîtes à renoncer aux privilèges de votre caste, de votre position sociale

pour suivre un pauvre étudiant, sans autre richesse que des rêves, sans autre avenir que de folles et présomptueuses espérances, tout entière à la passion, vous ne songiez pas que la misère pourrait un jour heurter à votre logis, flétrir par le contact de sa main décharnée la carnation de vos blanches épaules. Lucie, j'aurais voulu semer l'or sous vos pas. Je croyais à des facultés que je n'ai pas ; je ne serai jamais grand, jamais célèbre, jamais illustre !

—Mais...

—Attendez, Lucie. Je termine. Vous voici riche maintenant. Profitez seule de ces richesses.

—Quoi !

—Non ; ne vous étonnez pas. J'avais de vous tout ce que je désirais ; je ne puis accepter d'avantage. Si la reconnaissance nous semble douce, quand nous sommes sûrs de pouvoir nous acquitter, elle devient un intolérable fardeau, quand nous avons la certitude de ne jamais pouvoir nous affranchir de la dette que nous avons contractée.

—Mais, tu es fou, Arthur ! sanglota madame Sinclair.

—Nullement, Lucie, je suis timide. Avec vous, avec votre divin amour, la pauvreté ne m'effrayait pas. L'opulence m'épouvante. Voyez-vous, le Directoire ramènera la noblesse ; et, plus tard, lancée dans cette société où vous appellent de droit votre titre et votre naissance, vous me reprocheriez...

—Arthur, s'écria-t-elle, brisée de douleur, voulez-vous me faire mourir !

S'apercevant qu'elle chancelait, le jeune homme se précipita vers elle et l'enveloppa dans ses bras.

—Oh ! merci, mon bien-aimé, dit-elle, laissant tomber sur son épaule, sa tête allanguie. Tu m'aimes, n'est-ce pas Arthur ?

—Si je t'aime, ma Lucie !

—Je n'ai plus que toi, rien que toi, au monde !

—Chère âme.

—Ma fortune est la tienne !

—Encore cette fortune, et toujours cette fortune, dit-il en se retirant.

—Je te la donne.

—Mais moi je la refuse, madame.

—Tu en feras l'usage qui te conviendra.

—C'est impossible.

—Ecoute, ajouta la charmante jeune femme, se penchant à son oreille, nous donnerons ces revenus aux malheureux.

—Tu consentirais ?...

—A tout ce qui te sera agréable !

—Mais réfléchis donc à ce que tu perdras ainsi ?

—L'amour ne réfléchit qu'à l'amour, dit Lucie, en appuyant ses lèvres rosées contre la joue de son mari.

Sinclair la pressa passionnément sur son sein.

—Oh ! céleste créature, s'écria-t-il au comble du ravissement.

—Bonne petite femme, en vérité, dit le Fauteuil-Voltaire, un cœur d'or comme celui de Manon.

—N'allez-vous pas comparer une femme noble et vertueuse à une infâme courtisane ! observa aigrement l'ex-Glace-Psyché.

—Et pourquoi, non ? Elle était douce et charitable, la Manon ! Le chevalier Desgricux l'éprouva plus d'une fois !

—Cela se peut : mais, quoi qu'il en soit, la paix se rétablit entre Lucie et Sinclair. Un baiser scella le pacte ; puis on accorda quelques larmes sincères à la mort de M. de Vermont. Les défunts ont cet avantage, voyez-vous, mon



cher ! bien que de leur vivant ils se soient montrés orgueilleux, durs, méchants, pervers ; après leur trépas, ils ont été " bons citoyens, bons pères, bons époux, ils laissent une famille et des amis inconsolables."

— Cette idée ne manque pas de justesse, murmura le Fautueil : pourtant M. de Voltaire a dit :

" Un lion mort ne vaut pas  
Un moucheron qui respire."

— Voltaire a dit une banalité, exprimée sous une forme spirituelle, voilà tout, très cher, repartit le miroir en grimaçant.

— Qu'est-ce ?

— J'achève ou me tais.

— Allez, mais nous reviendrons un jour sur cette impertinence.

— Arthur Sinclair joignait à un esprit élevé de véritables connaissances. Encouragé par sa femme dont l'amour soutenait ses courageux efforts, adoucisait ses déboires, stimulait ses succès, il ne tarda pas à gagner une honorable réputation. Avec la gloire, arrivèrent les *écus*. Insensiblement le jeune ménage descendit, les étages de Phôtel de la place de l'Orléon, qu'il quitta ensuite, un beau matin, pour fixer sa résidence dans une ravissante petite maison de la rue Jacob. La fortune de M. de Vermont avait tout entière été employée à soutenir des ouvriers dans le besoin, à doter de pauvres filles, et fonder une école pour les orphelins. Un petit ange vint encore, au bout de quelques années, cimenter les liens qui unissaient les deux époux.

— Oh ! vous devenez fade ! marmotta le Fautueil-Tripède, d'un air ennuyé. Votre histoire tourne à la roture et vos amoureux sentent l'épicerie d'une lieue !

— Attendez la fin, saperlotte !

— La fin, je vous la raconterai, moi.

— Vous !

— Écoutez. L'auteur de la *Pipe cassée*, Vadé, couronne ainsi sa chanson de *Manon la Couturière* :

" Vous jugez comme ils s'embrassèrent  
Et puis ensuite comme ils s'épousèrent  
Et l'on entend dire en tout lieu  
Que c'est un p'tit ménage de Dieu."

— Ah ! d'honneur, j'avoue que cette fois votre poésie d'emprunt est meilleure peintre que ma prose originale.

— Ainsi donc vous avez terminé.

— A peu près.

— Alors je vous citerai le vers d'Horace.

" *Desinit in piscem mulier formosam superne !*"

— Vrai Dieu ! que vous êtes pressé ! Mais je n'ai pas dévidé tout mon écheveau. Il me reste un incident à vous apprendre.

— Bast !

— Oui ; mon exil de la société.

— Ce doit être drôle.

— Vous jugerez si vous daignez m'accorder encore quelques moments d'attention.

—J'y consens. Puisque j'ai eue la sottise de tremper les lèvres dans la coupe ; j'en avalerai le contenu jusqu'à la lie.

Et le Miroir reprit d'un ton larmoyant !

Parfaitement guéri des mondanités humaines, je ne songeai plus qu'à couler doucement l'existence, entre mes bons amis, Lucie et Arthur Sinclair. La première mourut en 1826 après avoir marié sa fille, Hortense, à un banquier de Paris. Vous exprimer la douleur dont m'accabla son trépas serait hors de mon pouvoir : aussi, ne l'essayerai-je pas.

Quoique vieille et enlaidie par l'âge et les vicissitudes, je fus placée dans la chambre à coucher d'Hortense, qui témoignait une profonde vénération aux meubles et bijoux qu'avait affectionnés sa mère.

En 1830, le mari d'Hortense expira. La jeune veuve était alors âgée de trente-cinq étés. Elle accepta son deuil avec assez d'insouciance ; car son mari ne lui avait jamais inspiré une bien vive tendresse et dix-huit mois après la descente du banquier dans les régions du sombre empire, les salons d'Hortense s'emplirent d'adorateurs. Elle les accueillait avec des agaceries merveilleuses, mais manifestait toutefois une préférence marquée pour trois d'entreux.

Il y a huit jours, vers minuit, un de ces aimables soupirants—le plus favorisé—roucoulait seul avec elle la romance d'amour, quand un bruit de pas fit crier l'escalier qui conduisait à sa chambre à coucher.

—Oh ! dit Hortense à son amant, c'est mon père ! cachez-vous ! ou je suis perdue.

L'autre, sans réfléchir, se réfugia sous le lit ; et Sinclair entra.

J'étais pendue au-dessus d'un guéridon vis-à-vis du lit.

Sinclair s'assit en face de moi et se prit à donner à sa fille quelques conseils paternels pour l'engager à observer une conduite plus réservée. Mais tout-à-coup jetant les yeux sur ma face franche et sereine, il frémit et se leva rapidement.

—Pardon, Hortense, dit-il, je vous déränge. Veuillez m'excuser !

Et avant que la veuve, surprise autant que confuse, eût trouvé une réplique, il était sorti.

Alors, digne ami, ma maîtresse, l'œil en feu, les joues empourprées, bondit de son fauteuil et se dirigea vers moi. Ce n'était plus une femme, mais une lionne furieuse ! M'arrachant au piton qui me retenait, elle me lança violemment contre le mur ; et, non contente de cette action barbare, me foula aux pieds.....

—Que lui aviez-vous donc fait ? demanda le Fauteuil.

—Hélas ! je l'avais trahie !

—Trahie !

—Oui ; en se tapissant sous le lit, son amant avait laissé dépasser l'extrémité de ses bottes, et comme elles se miraient complaisamment dans mon visage, Sinclair avait distingué leurs vilaines semelles, lorsqu'il arrêta ses regards sur moi.

—Puis ?

—Concassée, brisée, moulue, je fus proscrite au grenier où je finirai mes jours dans la poussière, l'obscurité, la honte et l'oubli.

—*Sic transit gloria mundi !* dit soucieusement le ci-devant Fauteuil-Voltaire-Tripède.....

## ÉPILOGUE DU RAPPORTEUR.

A cet instant je me sentis secouer par l'épaule, et une voix, bien connue murmura à mon oreille :

—Est-ce possible ? Vous dormez Jules ?

Me frottant les paupières, je vis Hortense devant moi, avec un flambeau à la main.

—Qu'y a-t-il ? fis-je d'un ton maussade.

—Mon père est enfin parti. Mais je suis heureuse, monsieur, que vous ayez rattrapé dans mon grenier les heures que je croyais avoir enlevées à votre sommeil.

—Je ne vous comprends pas.

—Vraiment ! calina-t-elle ironiquement. Vous ne vous souvenez pas que nous avons été surpris par mon père et...

—Oh ! si, pardon, je me souviens ! En effet...

Je m'arrêtai court : Devant moi, un miroir sélé, aux nombreuses solutions de tain, semblait me lorgner avec une mine railleuse.

—Qu'est-ce donc que ce miroir ? demandai-je à Hortense en lui désignant du doigt l'objet.

A cette question, ma belle maîtresse rougit. Puis elle répliqua légèrement.

—Ce miroir ! mais je ne sais...une antiquaille ! qu'en voulez-vous faire ?

—Moi ! oh ! rien.

—Venez alors.

Nous retournâmes dans la chambre à coucher d'Hortense. Il était cinq heures du matin.

—Adieu ! dis-je à la jeune femme.

—Vous me quittez, déjà !

—Oui, je suis fatigué.

—Auriez-vous fait un mauvais rêve ?

—Peut-être ! Adieu !

En rentrant chez moi, j'inscrivis sur mes tablettes la maxime d'Hésiode :

“Celui qui se fie à une femme se fie à un voleur.”

Et au-dessous :

“La femme est un joli défaut de la nature.”

H. EMILE CHEVALIER.

## FIN.

## UN ARTISTE AU DÉSESPOIR.

Pardonnez-moi, fille d'Ève,  
Votre rêve  
Un moment interrompu.  
Ce que ma chanson réclame  
De votre âme  
N'est pas le fruit défendu.

Je suis grisé de la vie,  
Je m'ennuie  
Sur terre effroyablement.  
Et vais voir si, par fortune,  
Dans la lune  
On pourrait vivre autrement.

Je veux un cordon de soie  
Qui chatoie  
Pour me mettre autour du cou ;  
Je veux un ruban de femme,  
Et madame,  
Je suis seul et sans un sou.

Je vous propose un échange  
Bien étrange,  
Mais les proverbes parfois  
Ne sont pas, quoiqu'on en die,  
Comédie :  
Je vous jure que j'y crois.

Donnez, sans plus vous défendre,  
Pour me pendre,  
Ce cordon tant attendu,  
Et pour ce, je vous accorde,  
Une corde,  
Une corde de pendu.

## Correspondance particulière de la Ruche Littéraire et Politique.

St. Louis, 12 Décembre, 1853.

## LE CANADIEN AUX ETATS-UNIS.

Il est intéressant d'étudier les nationalités diverses qui apportent leur contingent de vie et d'activité au grand édifice de la liberté américaine. Ici, toute force est appelée à se déployer, toute influence humaine est légitime, toute race doit contribuer pour sa part au succès de cette expérience définitive. Parmi les peuples qui ont suivi d'un œil attentif les progrès de l'œuvre républicaine, la famille canadienne est au premier rang. Grâce au voisinage, elle peut aisément étudier sa destinée prochaine et chercher les pronostics de son avenir. Ses enfants viennent en foule grossir le flot de l'émigration. Ils sont les premiers invités au banquet de l'indépendance : ils n'ont qu'un pas à faire pour venir s'y asseoir.

Le peuple américain est loin d'être constitué d'une manière définitive. Si par un peuple on entend une réunion d'hommes avec une physionomie distincte, une langue commune, des mœurs qui lui sont particulières, il n'y a pas encore de peuple américain. Il y a des éléments, des groupes plus ou moins importants, qui varient tous les jours dans leurs proportions, qui agissent les uns sur les autres et tendent à s'amalgamer ; mais il n'y a pas encore un tout homogène. Les Canadiens doivent être considérés comme un élément particulier, comme une nationalité à part dans ce vaste assemblage de races diverses ; ou les classerons-nous avec l'émigration française ? Français d'origine, Français par le langage et par une certaine tournure d'esprit, il faut reconnaître néanmoins qu'ils sont caractérisés par de certaines nuances qui empêcheront de les confondre avec leurs frères d'Europe.

Quelles sont ces nuances ? Comment ces Français transplantés en Amérique, il y a deux siècles, ont-ils été modifiés par le climat, par les habitudes et les nécessités nouvelles de la vie coloniale ? Ou bien encore, comment ont-ils conservé leur physionomie originelle, leurs anciennes mœurs, loin des révolutions qui ont si profondément bouleversé le caractère politique, religieux et moral de la mère-patrie ? A ces questions il serait plus aisé de répondre en Canada qu'aux États-Unis. Essayons cependant d'établir le parallèle sur le terrain neutre où nous sommes placés. Au premier coup d'œil, on reconnaît que le Canadien est ici chez lui ou presque chez lui. Il sent qu'il marche sur sa terre natale ; sur la terre d'Amérique. Sa figure française, son air alerte et gai, le distinguent des Anglo-Saxons ; mais il n'est pas dépaycé parmi eux. Depuis longtemps il a fait leur connaissance ; il sait vivre avec eux et leur céder la forme, tout en faisant ses réserves sur le fond. Le Canadien a ce genre d'habileté qui semble un produit du sol américain.--l'art de se tirer d'affaire. Ce talent n'est pas un privilège de l'Amérique ; il est le résultat de la vie coloniale, la leçon donnée par la nécessité, le fruit de l'expérience et du travail de trois ou quatre générations, qui sont venues livrer bataille à la nature et implanter la civilisation sur une terre vierge. Cette nécessité qu'il a subie par héritage, voilà le vrai baptême du Canadien, comme de l'Américain des États-Unis ; c'est le baptême qui a retrempe le vieux Gaulois et le vieux Saxon, leur a imprimé un caractère plus prononcé d'énergie et de décision, et, malgré la différence profonde de leurs natures, les pousse à fraterniser dans la religion industrielle.

Le Français, comme tout Européen, se reconnaît, en Amérique, à son air indécis et embarrassé : embarrassé dans la lenteur, embarrassé dans la précipitation, il y a toujours quelque chose qui le trahit, qui dénote l'homme de la vieille civilisation, l'homme qui oublie son initiative individuelle dans l'immense machine sociale et se résigne au rôle de simple rouage. Il a beau croire à sa supériorité, il a beau se réputer qu'il vient d'Europe, qu'il vient de la France, le centre des lumières, il se sent distancé. Il y a ici un savoir-faire qu'il ignore, un art d'agir promptement et sans confusion, dont il lui faut faire l'apprentissage ; il y a surtout une liberté sûre d'elle-même, qui va tranquillement et droit à son but, liberté qu'il rêvait mais qui n'avait jamais été pour lui qu'une fantaisie révolutionnaire. Par ce côté pratique des choses, il est évident que le Français est inférieur à l'Américain et qu'il l'est même à son frère du Canada. Ce n'est là, bien entendu, qu'une infériorité de circonstance. Il ne tarde pas à voir ce qui lui manque ; sa leçon est bien vite apprise, et son esprit cosmopolite lui assigne promptement sa place et sa libre fonction dans le mécanisme républicain.

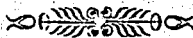
D'ailleurs, sans se faire illusion sur ses avantages, le Français ne doit pas oublier ceux qu'il possède réellement. Il est bien encore le fils aîné de la civilisation ; la France est bien encore le foyer de la vie humanitaire. C'est bien encore là que s'élabore la pensée du monde ; et le Français qui vient en Amérique est un missionnaire de la pensée. Ce n'est pas de trop s'en souvenir qu'il mérite le reproche, mais de l'oublier trop vite, de s'américaniser avec trop d'ardeur, de sacrifier trop complètement l'idée au fait, l'intelligence à l'activité, la science à l'ambition. Cette merveilleuse activité de l'Amérique, il ne faut ni la combattre, ni l'enrayer ; mais il faut l'ennoblir et la compléter par la pensée ; et c'est à l'esprit français, l'esprit le plus logique, le plus clair, le plus philosophique de l'ancien monde que cette tâche devrait revenir de plein droit. Il faut qu'il ait le noble orgueil de la réclamer. Mais pour être digne et capable de la remplir, il ne doit pas rompre la chaîne magnétique qui le rattache au foyer de la vie intellectuelle. L'inspiration littéraire, artistique, philosophique, doit encore lui venir du pays de Descartes et de Corneille, de Voltaire et de Montesquieu, de Châteaubriand et de Victor Hugo.

Ce lien spirituel est-il complètement rompu entre les Canadiens des États-Unis et la France ? Non, puisqu'ils n'ont pas cessé de parler la langue de leurs ancêtres. C'est par ce conducteur que doit leur parvenir l'étincelle divine. Séparés de la vieille patrie depuis tant de générations, ils ont conservé le souvenir de leur origine comme une tradition sacrée. Sans doute ils ne participent plus d'une manière

active au mouvement intellectuel de la France; mais ils sont encore entraînés à leur insu, comme un satellite éloigné, dans l'orbite de la grande planète; ils se tourment encore instinctivement vers la région d'où leur est venue la lumière. Ils recherchent, ils écoutent avec avidité tout ce qui se dit dans la langue de leur enfance. Cette langue a subi d'étranges transformations depuis que leurs yeux ont quitté les rives de l'Europe; elle porte la trace des terribles révolutions qui ont agité la race française, elle exprime des idées nouvelles, qui, presque toujours, paraissent à ceux qui ne les comprennent pas encore des rêveries dangereuses. Là se trouve le principal obstacle à la fusion complète entre l'émigration primitive et l'émigration nouvelle. Elles forment deux groupes distincts, qui tendent à se rapprocher. Ces hommes de même sang et nature sont attirés les uns vers les autres. Mais il n'y a pas entre eux communauté d'idées. Ce sont des frères séparés par une longue absence et qui ont quelque peine à se reconnaître. Il reste de part et d'autre un peu de crainte, un peu de défiance, et quelque chose comme du désappointement.

C'est à la presse française d'Amérique qu'il est réservé de faire disparaître ces légers nuages. C'est elle qui doit perpétuer le culte de notre langue, activer la circulation des idées, rétablir l'équilibre et l'harmonie entre les deux branches de l'émigration. C'est par elle que nous pourrions recruter toutes nos forces et retrouver notre vie intellectuelle sur la terre étrangère. Par elle nous sentirions que notre individualité nationale n'est point anéantie; par elle enfin la France doit ressaisir sa suzeraineté morale sur tous ses enfants épars dans l'Amérique.

L. C.



## HILDEGARDE.

LÉGENDE ALLEMANDE.

(Traduit pour la *Ruche Littéraire et Politique*, par H\*\*\*\*\*.)

"Ich glaube die Wellen verschlingen  
Am Ende Schiffer und Kahn  
Und dass hat mit ihren Singen  
Die Lorelei Gothan."

HEINE.

### I.

—Cent mille tonnerres! s'écria le baron von Katzenellenbogen, en frappant sur la table avec fureur.

—Calmez-vous, mon bon seigneur; dit Dietrick Klautz, son écuyer.

—Une mijaurée de cette espèce! J'en crèverai de rage! Apportez-moi un flacon de Marcobrunner.

Puis le baron se jeta sur son immense chaise, appuya son front sur sa main et son coude sur la table.

### II.

Katzenellenbogen, comme vous le savez tous, n'est plus maintenant qu'un monceau de ruines; mais à cette époque c'était une puissante forteresse, un château aussi gothique que l'esprit humain l'avait pu concevoir. D'énormes tours, hautes comme des montagnes; des donjons affreux, humides, sans autre lumière que le crépuscule qui luttait à travers les guichets grillés des portes; une immense salle d'armes, décorée de trophées de guerre et de chasse; des meurtrières percées dans ses murs épais pour faire pleuvoir les traits d'arbalète; de curieuses fenêtres en forme de lancette, des poutres de toit entrelacées, des herses, des fossés, enfin tout ce qui, suivant les circonstances, avait été jugé convenable.

Le château se dressait sourcilleux sur une éminence vis-à-vis de St. Goar, sur les bords du Rhin. Le fleuve impétueux mugissait à ses pieds, emportant dans sa course les débris arrachés au rivage.

Au-dessous s'élevait la chapelle de Bornhofen, bâtie en l'honneur de la Vierge, par Broemer Rudesheim, qui, après avoir tué un dragon, partit pour la Palestine. Il y fut fait prisonnier par les Sarrazins, et fit vœu de consacrer sa fille unique à

Dieu, s'il recouvrait sa liberté. Mais elle, la pauvre fille, avait donné son cœur à une créature humaine, et lorsque son père revint et voulut la forcer à prendre le voile, elle se jeta dans le Rhin, et elle fut entraînée par les ondes: les tresses dorées de sa chevelure flottaient à la surface, son visage pâle était tourné vers le ciel, tandis que son âme coupable allait comparaître devant celui qui l'avait créée.

Plus loin, on apercevait le sombre château de Rheinfelds, qui appartenait aussi au baron; plus loin encore, à l'endroit où l'eau bouillonnant avec le plus de fureur, formait un gouffre tournoyant, on découvrait le rocher où l'Ondine (*Lorelei*) s'asseyait en peignant ses cheveux dorés, ou en faisant vibrer sous ses doigts blancs les cordes de son luth, mêlant à leur harmonie les sons enchantés de sa voix de syrène. Lorsque le batelier la voyait et l'entendait, il oubliait le maelstrom, et les yeux et l'attention fixés sur l'Ondine, il était attiré dans le gouffre, où il tournoyait, tournoyait, et était englouti dans l'abîme épouvantable, sans autre chant funèbre que la voix magique de la syrène et la mélodie enivrante des cordes d'or.

Telle était la position du château de Katzenellenbogen.

### III.

Le baron de Katzenellenbogen était de puissante stature, il avait six pieds d'os et de muscles, avec un pied véritablement allemand, aussi large et aussi plat qu'un carret, et une main nerveuse, capable d'arracher les cornes d'un bœuf. Le baron avait des propensions à l'embonpoint, à la violence, au Marcobrunner, au Rudesheimer et au Liebsfraumilch, en un mot à tout ce qui était potable, excepté l'eau. C'est pourquoi le nez du baron était rouge, bulbeux, tuberculeux dans son apparence, avec de petites veines foncées courant sous sa peau tendue comme les fibres d'une feuille de grosellier.

Il avait joué de malheur ce jour-là. D'abord, il avait appris qu'une troupe de riches marchands était passée inaperçue devant sa porte, tandis que la sentinelle dormait; il s'était écrié: "Himmel!" et avait fait pendre la sentinelle pour servir d'encouragement au reste de la garnison.

Puis un détachement de fourrageurs avait été rencontré par Otho von Schoenberg et presque taillé en pièces; le baron s'était écrié: "Donnerwetter!" et avait cassé la tête du messager avec un flacon.

Pendant qu'il était encore sous le coup de cet échec, il avait appris qu'il devait être mis au ban de l'empire, pour avoir pillé des serviteurs du cardinal archevêque de Cologne, et cette fois il s'était écrié: "Hagel sapperment!"

Enfin, son écuyer lui avait apporté une lettre dans laquelle Hildegarde von Salis refusait positivement sa main abhorrée, et lui disait qu'elle préférerait la mort. C'était cette dernière nouvelle qui avait porté sa colère à son comble, et qui avait arraché au baron les paroles mémorables en tête de cette histoire: "Cent mille tonnerres!"

### IV.

Le Marcobrunner étancha sa soif sans apaiser sa colère. Après avoir chassé son écuyer de sa présence, il se mit à arpenter la salle avec impatience, en jurant de tirer vengeance de tout le monde en général et d'Hildegarde en particulier.

—Je lui apprendrai, disait-il, à refuser la main d'un Katzenellenbogen! J'enverrai des cavaliers pour saccager son château et l'amener ici de force.—Oui, je le ferai!

—C'est aussi ce que je ferais, baron, dit une voix tout près de lui. Le baron se retourna pour regarder l'interrompteur. C'était un petit homme, habillé de

noir comme un notaire ; son visage était pâle et ses traits très ordinaires. La seule chose remarquable chez lui, était une longue queue, comme celle d'un singe, qu'il agitait continuellement en décrivant les courbes les plus gracieuses. L'extrémité de cette queue formait un sifflet.

— Qui diable (*der Teufel*) es-tu ? demanda le baron.

— Je lui apprendrais à mieux vivre—*si je le pouvais*, reprit-il, sans répondre à la question précédente.

— Si je le puis, petit fou ! J'enverrai demain vingt-cinq hommes d'armes pour prendre possession de sa demeure et de sa personne.

— Mais malheureusement le Graf Max von Steinrad a cinquante hommes pour la garder.

— Je la réclamerai à l'empereur comme pupille de mes domaines.

— Oui, si l'interdiction ne te frappe pas avant pour avoir volé sa grandeur de Cologne.

— Je l'inviterai à venir ici le jour de sa naissance, qui se trouve la semaine prochaine ; une fois dans ces murs je la garderai.

— Comme elle vient de rejeter ta main, je ne crois pas qu'elle vienne.

— Mais je m'en emparerai d'une manière ou d'une autre ! grommela le baron irrité.

Le petit homme sourit d'un air narquois.

Alors le baron hors de lui, s'avança vers l'étranger, souleva sa lourde botte, donna un coup de pied furieux en criant de toutes ses forces : " Hors d'ici ! " Mais à sa grande surprise, son pied ne rencontra pas de résistance, puis passant à travers la figure sans la déranger en aucune façon, la jambe s'éleva en l'air, et le baron Katzenellenbogen tomba sur le dos. Dans le même moment l'étranger porta à ses lèvres l'extrémité de sa longue queue et en tira un sifflement si aigu que le cerveau du baron en fut ébranlé et tout étourdi ; ce son ressemblait au cri de soixante-quinze locomotives en détresse.

— Relève-toi ! dit l'étranger ; et le baron obéit. Je crois que tu as manqué une troupe de riches marchands ce matin ?

— Oui, malédiction !

— Et que tes hommes d'armes ont été taillés en pièces ?

— Oui.

— De plus tu as été repoussé, sans grandes marques de tendresse, par la demoiselle von Salis.

— *Kreutz-donnerwetter* ! c'est vrai !

— Tu me parais être en mauvaise veine, baron Katzenellenbogen. Là, là, ne nous fâchons pas, sans quoi je siffle encore. Et l'étranger porta la main à son étrange sifflet. Puis, avec un sourire insinuant et persuasif, il continua :

— Mon cher ami, je suis venu pour te rendre service et non pour te fâcher. Aimerais-tu à être indemnisé de la perte injuste que t'ont causé ces misérables marchands ?

Les yeux du baron pétillèrent d'avarice.

— Voudrais-tu te venger de von Schœenberg ?

— Si je le voudrais ! dit le baron.

— Voudrais-tu t'emparer de la jolie Hildegarde, ce soir ? Si tu le désires, je t'aide à faire tout cela.

— Mon cher ami, que je t'embrasse !

— Un moment, un moment ; les affaires avant tout, tu vas me faire le plaisir de signer ce petit engagement.

L'étranger sortit un petit carré de parchemin de sa poche, l'étendit sur la table avec sa queue, puis, prenant une plume, il la présenta au baron.

—Qu'est-ce que c'est que tout cela ?

—Seulement un petit acte, par lequel tu consens à devenir ma propriété, si je remplis mes promesses.

—Ta propriété ! Moi devenir ta propriété ?

—Oh ! seulement après ta mort, tu sais.

—Hum ! fit le baron, irrésolu.

—Songez à la vengeance, monseigneur et à Hildegarde !

—Mais je ne sais pas écrire.

—N'importe ! faites seulement votre marque ici.

Et comme le baron allait prendre la plume, la singulière queue décrivit un cercle rapide autour de lui et toucha le revers de sa main. Il bondit comme si une aiguille lui fut entrée dans les chairs, et, de l'endroit qu'avait piqué le sifflet sortit, une large goutte de sang.

—Trempez votre plume dans ce sang, dit l'étranger ; j'ai oublié mon encrier.

Von Katzenellenbogen obéit et apposa sa marque au bas du contrat.

—Bien, dit l'étranger en repliant le parchemin et le mettant dans sa poche ; écoutez-moi maintenant : Cette après-midi, vers quatre heures, postez-vous avec une vingtaine de vos cavaliers dans le bois qui borne les terres de von Schoenberg, et s'il vient à y passer quelque chose que vous aimiez à saisir, prenez-le. J'aurai soin du reste.

En disant ces mots, le petit homme traversa lentement la muraille au milieu de l'appartement et disparut. Le baron se frotta les yeux, et se serait cru le jouet d'un rêve, si la légère blessure qu'il avait à la main, ne lui eût fait croire à la réalité. Puis réfléchissant aux promesses du petit homme il devint presque gai ; et, lorsque son écuyer vint lui apprendre qu'on s'était emparé d'un vieux Juif dont le pourpoint était doublé de grosses pièces d'or, il devint tout-à-fait de bonne humeur. Après avoir ordonné de dépouiller le Juif, il ajouta :—

—Et faites lui écrire un bon pour un millier de pièces d'or sur un de ses confrères de Francfort.

—Mais s'il résiste, monseigneur ?

—Hum ! Ha ! alors, arrachez-lui les dents une à une jusqu'à ce qu'il consente.

Le baron avala alors un flacon de Rudesheimer, puis un flacon de Johannisberg, et montant à cheval, il rassembla ses cavaliers, et prit avec eux le chemin du bois de Schoenberg.

## V.

—Chère Hildegarde, je ne puis vous laisser ici sans autre protecteur que vos domestiques. Il faut que j'aille rejoindre l'empereur ; et vous n'aurez personne pour vous défendre du vieux Katz. Je ne vous quitterai pas avant que vous ne m'ayez promis de vous rendre demain chez votre cousin Schoenberg pour y demeurer jusqu'à mon retour. Dites, le ferez-vous ?

—Oui, cher Max, quoiqu'il ne doive pas y avoir de danger pendant les deux ou trois jours de votre absence.

—Bien, j'ai votre parole, et une plus douce promesse, n'est-ce pas ? celle de venir avec moi à Steinrad pour en être la maîtresse adorée ?

Hildegarde rougit, le Graf Max Steinrad l'entoura de son bras, pressa ses lèvres sur les siennes et partit.

Cette scène avait lieu un jour avant celui qui commence cette histoire. Le lendemain, Hildegarde revêtue de son costume d'amazone, accompagnée de ses suivantes, et de six hommes d'armes, chevauchait gaiement vers Schoenberg. Le soleil brillait, les suivantes babillaient, l'œil brun si doux d'Hildegarde, admirait le paysage, et son cœur se portait vers Max. On avançait lentement ; déjà les



soleil baissait à l'horizon et tamisait ses rayons obliques à travers le feuillage des bois. Alors un des soudards s'approchant d'Hildegarde et ôtant son bonnet lui dit :—

—Vous plairait-il, noble dame, d'aller un peu vite ? Je ne crois pas que nous atteignons Schoenberg avant la tombée de la nuit.

—Je ne le crois pas, non plus, répondit une voix qui partait des broussailles ; et tout à coup on entendit un bruit d'armes et de chevaux et vingt soldats, commandés par Katzenellenbogen entourèrent l'escorte d'Hildegarde. Toute résistance était inutile et la pauvre demoiselle se trouva à la chute du jour, prisonnière dans une des tourelles du féroce baron.

La lune éclairait le firmament et argentait de ses rayons les eaux rapides du Rhin ; fatiguée de pleurer, Hildegarde s'assit près de sa fenêtre, la tête appuyée dans sa main. Elle contemplait avec attention l'écume qui se formait autour du rocher de l'Ondine. Soudain elle aperçut un nuage léger qui sortit du sein des eaux, flotta au dessus du rocher, puis disparut en suivant le cours du fleuve.

—Pauvre *Lorelei* (Ondine), combien tu dois souffrir de te voir condamnée à jouer un si triste rôle, pensa-t-elle ; oh ! que je te plains !

Comme elle formulait cette pensée, elle sentit quelque chose qui effleurait le revers de sa main, puis une goutte d'eau y tomba. Elle tressaillit, et ne distingua que le léger nuage flottant qui remontait le Rhin.

—Ce n'est que la rosée, se dit-elle ; et comme elle allait s'éloigner de la croisée, elle entendit le bruit d'un corps tombant dans le fossé. Regardant dans cette direction, elle remarqua un homme à la nage. Il eut bientôt traversé le fossé. Un instant après sa tête dépassait le mur, qu'il avait gravi à l'aide d'une longue hache d'armes. Sautant vivement dans la cour, il vint droit sous sa fenêtre :

—Pst ! Hildegarde ! c'est moi... Max !

Elle retint difficilement un cri :

—O Max, dit-elle, si vous restez là, vous êtes perdu !

—Je crois que oui, répondit le baron ; et en un moment une douzaine d'hommes d'armes entourèrent Max, le mirent hors de résistance et le firent prisonnier. Sa présence s'expliquait par le fait qu'il avait rencontré un messager de l'empereur qui le dispensait de son service ; et, à son retour, un paysan l'avait informé de l'enlèvement de sa fiancée.

La pauvre Hildegarde était à demi-morte de frayeur, quand l'arrivée de son persécuteur l'obligea à faire appel à tout son courage.

—Eh bien, belle dame, maintenant que votre futur époux est pris et mis en cage, peut-être serez-vous mieux disposée à accueillir la proposition que je vous ai faite. Je possède de vastes domaines et un bras puissant. Vous ne sauriez mieux faire.

—Seigneur baron, l'aversion que j'éprouvais pour vous est à présent unie au plus profond mépris. Vous vous montrez aussi lâche que brutal en maltraitant des gens inoffensifs. Sachez donc, une fois pour toutes, qu' Hildegarde, comtesse von Salis, aimerait mieux avoir le bras droit coupé que de toucher votre main. A présent, j'espère que vous voudrez bien me débarrasser de votre présence.

Se tournant vers ses suivantes, elle leur enjoignit de faire meilleure garde à l'avenir et de tenir les portes fermées.

Le puissant baron Frantz von Katzenellenbogen revint tout furieux dans son appartement.

—Malédiction sur le petit homme noir ! s'écria-t-il ; à quoi bon m'emparer des oiseaux, si je ne puis les faire chanter ? Malédiction sur le petit misérable !

A peine achevait-il ces paroles qu'un coup de sifflet retentit derrière lui, perçant comme s'il eût voulu pénétrer dans son cerveau pour en trancher les nerfs.

—Écoutez baron, dit le petit homme, ne maudissez point vos amis avant qu'ils ne vous abandonnent. Faites demain ce que je vais vous dire.

Il lui souffla quelques mots à l'oreille, puis disparut à travers la muraille comme à sa première visite. Le seigneur de Katzenellenbogen prit aussitôt un air riant, et après avoir joyeusement savouré son énorme souper, il se mit au lit et roufla à pleins poumons.

## VI.

La matinée était fraîche, calme et humide de rosée. Le doux chant des oiseaux et l'odeur balsamique des fleurs s'élevaient à travers l'atmosphère vers le créateur. Hildegarde, debout dès l'aurore, après la prière du matin était assise au bord de son lit, songeant à son malheureux sort.

Tout à coup une fanfare étourdissante la fit sortir en sursaut de ses méditations et courir à la fenêtre. A ses pieds, au milieu de la cour, était élevé un échafaud tendu de drap noir, et entouré des vassaux de Katzenellenbogen. Sur l'échafaud, couvert d'un masque rouge, se dressait la haute figure du Scharfrichter, ou bourreau, appuyé sur sa longue épée. A genoux, à ses côtés, était le Graf Max von Steinrad, pâle, baillonné et les mains liées derrière le dos. La jeune fille poussa un cri de désespoir et recula saisie d'épouvante, en se couvrant le visage de ses mains. D'un bond elle fut à la porte, tira les verroux, l'ouvrit et se trouva face à face avec le baron.

—Oh, sauvez-le ! sauvez-le, s'écria-t-elle.

—Venez avec moi, belle dame, répondit-il, en lui prenant la main et la conduisant à la fenêtre. Vous voyez votre amant, je vous donne dix minutes pour vous décider à me suivre à l'autel ou à voir tomber sa tête.

Hildegarde se précipita à ses pieds.

—Oh ! mon seigneur, lui dit-elle, n'avez-vous donc pas de merci ? Pensez, oh ! pensez à votre mère !

—Mon père l'a enlevée à main armée.

—Mais vous vous êtes rendu maître de nous par la trahison.

—Oh ! en amour, le stratagème est permis.

—N'y a-t-il donc aucun moyen de le sauver ?

—Oui ; acceptez ma main.

—Je ne le puis ; non, je ne le puis.

—Eh bien ! regardez le pour la dernière fois ; car lorsque j'aurai compté jusqu'à trois, sa tête roulera dans la poussière.

—Soyez miséricordieux, s'écria Hildegarde.

—Un ! dit le baron.

L'exécuteur des hautes-œuvres se redressa.

—Max ! cher Max ! cria-t-elle de la fenêtre, en jetant un regard anxieux sur son fiancé.

Il tourna son visage pâle vers elle et lui fit en silence un signe d'adieu.

—Deux !

Le bourreau brandit en l'air son sabre. Alors Hildegarde, échevelée, pâle, tendit sa main au baron en lui disant :

—Conduisez-moi à l'autel !

—Déliez le prisonnier, et menez-le à sa chambre. Maintenant, venez, ma fiancée.

Il la conduisit à la chapelle où ils reçurent la bénédiction nuptiale et Hildegarde devint la comtesse von Katzenellenbogen. Comme elle achevait de pro-

noncer le vœu qui la liait à jamais au baron, elle s'évanouit et fut portée par ses servantes à la sacristie.

Pendant que le baron attendait, la sentinelle poussa un cri d'alarme. Il s'élança sur-le-champ hors de la chapelle et monta sur le mur.

Du côté opposé au fossé il aperçut Hildegarde montée sur un palefroi blanc, elle le salua de la main, toucha du fouet son cheval et partit comme le vent : d'un saut il fut à terre, et franchissant le pont-levis, il trouva un coursier aussi noir que le jais, tout sellé. Sans se donner le temps de réfléchir, le baron l'enfourcha et enfonça l'éperon dans ses flanes. Le coursier partit comme l'aigle fondant sur sa proie et descendit la côte avec la rapidité de l'éclair. Dieu ! quelle course échevelée à travers les marais et les ruisseaux, à travers les buissons et les défilés, la femme et son palefroi en avant, le baron et son coursier noir qui hennissait avec fureur, à sa suite ! Ils traversent comme la foudre les hameaux et les bois de cèdre jusqu'au-delà du rocher de l'Ondine, puis jusqu'à la cabane d'un batelier sur le rivage. A cet endroit, Hildegarde mit pied à terre, sauta dans un esquif et s'éloigna de la rive. Quelques bonds conduisirent le baron à cet endroit et un instant après un esquif l'emportait sur le courant furieux du Rhin.

Les yeux fixés sur elle, il la vit s'approcher et s'élançer d'un pied léger sur le rocher de l'Ondine. Alors elle arracha la couronne blanche qui ornait son front, et laissa flotter autour d'elle ses cheveux, naguère bruns, maintenant couleur de l'or le plus pur ; elle déchira sa robe, découvrit ses épaules aussi blanches que le marbre, et ses doigts d'ivoire firent résonner les cordes de sa harpe, et sa voix de syrène retentit à l'oreille du baron.

— O mon Dieu ! cria-t-il, c'est la Lorelei (l'Ondine). Puis la force du courant entraîna sa barque dans le gouffre, il entendit le rire strident et vit les traits moqueurs et sans pitié de la syrène. L'abîme le saisit, l'engloutit en tournoyant jusqu'au fond, le broyant contre les pointes aigues des cailloux et le rejetant à la surface, le courant le porta aux pieds de ses vassaux sur le rivage.

Tandis qu'ils se préparaient à relever le corps et le porter à la chapelle, on entendit un sifflement horrible, perçant, et le petit homme apparut ; il empoigna le cadavre par la ceinture, l'éleva en l'air comme une plume et s'enfonça en terre avec lui.

C'est ainsi que l'Ondine prit Hildegarde sous sa protection, à cause de la pitié qu'elle lui avait témoignée, et qu'elle attira le baron à sa perte. Quand à Hildegarde, son mariage la rendit maîtresse des domaines et du château de Katzenellenbogen et ne sachant trop qu'en faire, elle offrit tout ce qu'il contenait avec sa main au Graf Max von Steinrad.

FIN.

### SOUFFRANCE.

Ceux qui n'ont souffert que les maux ordinaires de la vie, qui n'ont pleuré que sur ces deuils redoutés mais prévus dont tout homme est tributaire à sa destinée, ceux qu'on appelle les heureux de ce monde, ceux-là ne comprendront jamais la solidarité qui unit deux êtres inconnus l'un à l'autre mais l'un à l'autre liés par l'affinité sacrée du malheur.

MARIE CAPELLE (MME. LAFARGE.)

## MARIE.

" Death is all ! "

## I.

Ton regard, ô Marie, est pur comme ces fleurs  
 Où l'aurore en passant a déposé ses pleurs,  
 Où le soleil levant jette un rayon qui brille.  
 Es-tu l'ange des cieux ? Es-tu la jeune fille  
 Fraîche fleur du printemps qui parfume et souris ?  
 Ton front suave et noble a la blancheur du lis ;  
 Et ta lèvre est semblable à la rose qui laisse  
 De son sein découvert que la brise caresse,  
 Echapper un parfum subtil et virginal . . .  
 Ton cœur n'a pas battu dans les valse du bal ;  
 Et nul regard hardi, d'une brûlante flamme  
 Enveloppant ton corps, n'a défloré ton âme.  
 O vierge qu'ont sauvée et l'ombre et le hameau,  
 Solitude bénie où tout est chaste et beau ;  
 Toi, dont la main jamais n'a frissonné de crainte,  
 Dont le rêve est divin, dont la pensée est sainte,  
 Marie, ange du ciel, veux-tu m'aimer, dis-moi ?  
 M'aimer de cet amour qui fait pleurer un roi ;  
 Qui lance ses accords comme un flot d'harmonie,  
 Aux replis inconnus de notre âme infinie ;  
 De cet amour plus vrai que le soupir ardent,  
 L'orgue qui parle à Dieu, le baiser de l'enfant —  
 Plus lyrique et puissant que la voix du poète —  
 Plus sublime que Dieu parlant à son prophète !

.....  
 Enfant de la vallée, aux longs cheveux bouclés,  
 Qui vis parmi les fleurs et les êtres ailés,  
 N'as-tu pas vu parfois la belle fleur qui vole  
 Le joyeux papillon, à la vive corolle ? —  
 Comme lui, nous irons courir légèrement ;  
 Tantôt nous reposer derrière un buisson blanc,  
 Et rêver au bonheur, mon aile sous ton aile ;  
 Tantôt mêler nos voix à la lyre éternelle,  
 Qui murmure dans l'herbe et le chêne mouvant,  
 Qui bruit sous la feuille et pleure avec le vent ;  
 Tantôt raser les flots où l'étoile se mire,  
 Où la naïade, au soir, se promène, soupire,  
 Et baigne en folâtrant son beau corps velouté.  
 La nature est un temple où vit la liberté ;  
 Enfant, la liberté qui transporte notre âme,  
 L'élève jusqu'à Dieu, ce foyer de la flamme,  
 Lui révèle la loi du temps et du bonheur  
 Et nous ravit au ciel par l'échelle du cœur !  
 Ma vierge, à deux genoux, oh ! oui, je t'en supplie,  
 Donne-moi cet amour qui meurt avec la vie,  
 Que dis-je ! cet amour qui finit dans les cieux,  
 Où tout est éternel sous le regard des Dieux —  
 Si tu savais . . . . . Ecoute : Quand mon regard est sombre,  
 Quand seul et malheureux, je passe comme une ombre,  
 Quand ma pensée est morte et mon œil est sans pleurs,  
 Lorsque mon œil s'endort sur un lit de douleurs,

Lorsque le souvenir d'une mère qui pleure,  
 Ne peut plus éclairer l'éternité d'une heure,  
 Alors, tu m'apparais comme l'ange au croyant ;  
 Et je tombe à genoux, le front penché, priant.  
 Je te vois dans la fleur qui parfume la terre,  
 Dans l'étoile du soir qui brille en son mystère,  
 Dans la brise qui chante et caresse en passant,  
 Dans le rayon béni qui tombe en caressant !

.....  
 Bonheur, sphinx incompris qui brise la croyance,  
 De nos cœurs desséchés enlève l'espérance,  
 Et place sur nos fronts le sceaue du réprouvé,  
 Bonheur à moi, Marie ! et, je serai sauvé !  
 .....

## II.

“ Marie, asseyons-nous ici, sur cette mousse :  
 Le soleil est couché, la brise est fraîche et douce ;  
 Veux-tu dans tes cheveux le magnolia blanc,  
 La grappe de lilas, le jasmin odorant,  
 La feuille d'oranger ou bien le laurier rose ?  
 Enfant, tu me souris ; ta bouche est demi-close ;  
 Une larme d'amour perle dans ton œil noir ;  
 Et, dans tes longs cheveux, un chaste vent du soir,  
 En murmurant bien bas passe comme un pur rêve  
 Qui caresse l'enfant endormi sur la grève,  
 Ou la mère à genoux près d'un berceau voilé.  
 Ange, que dit la brise en son langage ailé ?  
 Parle-t-elle de moi qui place sur ta tête  
 La fleur au doux parfum, seul présent du poète ?  
 T'apporte-t-elle aussi de ce taillis mouvant,  
 Le soupir de l'oiseau qui module son chant,  
 Une note d'amour de la blanche colombe,  
 Ou le frémissement d'une feuille qui tombe ?  
 Enfant, que le bonheur est profond et divin,  
 Quand Dieu seul voit ma main pressant ta douce main ;  
 Quand un regard brillant, parti d'un œil de femme,  
 Loin de pâles témoins vient s'imprimer à l'âme ;  
 Quand l'amour se repose en un temple enchanté  
 Où l'autel est de fleurs, où vit la liberté !  
 Tu ne dis rien, Marie—et cependant la terre,  
 Comme d'un manteau bleu, nous couvre d'un mystère ;  
 Et la lyre a des chants moins tendres que la voix,  
 Et le bananier vert a frêmi dans les bois,  
 Et la lune à son front met son voile de gaze,  
 Et je suis à tes pieds prosterné dans l'extase.—  
 Etre aimé d'un tel ange et sentir près de soi  
 Les émanations d'une femme, de toi,  
 Effleurer de sa lèvre une épaule qui tremble,  
 Serrer deux blanches mains que le bonheur rassemble,  
 Confondre ses soupirs, son cœur, en un tel lieu,  
 Et puis te respecter comme on respecte un Dieu.....  
 C'est un plaisir sacré qui chasse la souffrance,  
 Un bonheur infini qui verse l'espérance ;  
 C'est un rayonnement du ciel, où tout est grand,  
 Où l'étoile d'or brille heureuse au firmament,

Où le nuage flotte en la pure atmosphère,  
 Comme mon âme aimée en ton âme en prière !...  
 Marie, être adoré, Dieu te créa pour moi ;  
 De ton amour puissant il m'imposa la loi.  
 Toi seule es mon espoir, mon culte, ma couronne,  
 Le seul astre béni qui sur mon front rayonne !  
 Je dois à ton regard, ma lumière, mon jour,  
 Ma prière, mon cœur.... Je dois à ton amour  
 Mon rêve qui finit, mon rêve qui commence,  
 Le passé qui s'éteint, l'avenir qui s'élançe,  
 Calme et resplendissant, comme un soleil nouveau.  
 Désolé, je pleurais à l'ombre d'un tombeau ;  
 Impuissant à saisir le fil de ma croyance,  
 J'allais... Où ? Dieu le sait—car ! j'oubliais la France ;  
 Tu descendis vers moi, messager d'avenir ;  
 Tu posas sur mon front ton doigt pour me bénir,  
 Et ma lèvre effleura ta lèvre rose et pure.....  
 Donne un baiser, Marie, à moi ta créature,  
 A moi, qui sens ta main frissonner sur mon cœur ;  
 Je désire en tes bras le souffle du malheur.  
 A ta taille enlacé je porterais un monde ;  
 Notre cœur est si grand quand un amour l'inonde !  
 Quel homme fut jamais sublime, en son élan,  
 Avant d'être sacré par un baiser d'amant,  
 Avant d'avoir compris les vrais transports de l'âme  
 Qu'en son langage muet vous révèle la femme,  
 Avant d'avoir senti ces deux ailes de feu,  
 Que la vierge vous met pour vous guider à Dieu !  
 La femme n'est-ce pas... c'est le saint évangile  
 Qui change en or brillant la terre la plus vile ;  
 C'est le révélateur de ce code immortel  
 Qui lègue à chaque peuple un principe éternel.  
 Quand nous nous agitions au cercle sans issue,  
 Comme le juif maudit errant dans l'étendue ;  
 Quant la haine déborde amère ainsi qu'un fiel,  
 Une femme apparaît et nous montre le ciel.  
 N'est-ce pas, ô Marie ! en me prêtant ton aile,  
 Nous irons au foyer de la vie éternelle,  
 Chercher ces vérités qu'un peuple entier attend,  
 Qui font jaillir l'espoir au cerveau d'un mourant,  
 Jettent de chauds rayons aux murs de la chaumière,  
 Et répandent partout bonheur, vie et lumière—  
 A la France expirante au talon d'un brigand,  
 Tu diras ces chansons dont le refrain touchant  
 Peut reveiller les morts couchés dans leur demeure,  
 Et doit ressusciter l'humanité qui pleure !  
 La France est un martyr étendu sur la croix ;  
 Son flanc est labouré par la lance des rois ;  
 Immortelle, elle meurt pour le salut du monde ;  
 On ferme son sépulcre et la garde fait ronde.  
 Femme, prions tous deux sur le tombeau fermé ;  
 Disons ce chant d'amour que Christ a tant aimé ;  
 Prions.... Et dans trois jours la France se relève,  
 Le Christ ressuscite.... Marie, oh ! quel beau rêve !  
 —Mais il est tard, ma reine, à mon bras frémissant  
 Suspends ton corps flexible avec ton bras si blanc ;

Demain, tu me diras, après un baiser d'Eve,  
Les contours gracieux de ton suave rêve.

## III.

L'amour ! Qu'est-ce après tout ?—Un éblouissement,—  
Le premier mot jailli des lèvres d'un enfant,—  
Quelque songe de fou qui veut créer un monde.—  
C'est le vagissement d'une novice blonde,  
Qui donne à Dieu son âme, aux rêveries son cœur—  
L'amour !... y croyez-vous poète au front rêveur ?  
Il a des ailes d'ange, une blanche couronne ;  
Il répand après lui le parfum d'anémone ;  
Platon l'a découvert dans son essort divin ;  
Il disait à Socrate un chant de séraphin ;  
Lamartine l'a vu monter de sphère en sphère,  
Rapprocher les soleils, illuminer la terre ;  
Raphaël l'a fixé dans les parvis sacrés,  
Lord Byron l'a maudit quand il fut enivré.  
Et toi, belle innocente à l'âme virginale,  
Où cherches-tu l'amour ?—Dans l'ombre monacale,  
Ou bien au front crispé du poète qui chante,  
Avec un rire fauve, une lèvre pendante,  
Le chant d'ignominie et le dernier bardit—  
Ou bien encore aux bras du féroce bandit ?  
Pourquoi chercher l'amour ? C'est un rayon qui passe,  
Comme l'oiseau dans l'air : Il fuit et tout s'efface.  
C'est un brûlant refrain, empreint de volupté :  
—L'agonie a son chant, note d'éternité.  
C'est une lyre sainte qui murmure et soupire :  
—La tempête a son cri qui fait trembler la lyre.  
C'est un Dieu qui rayonne avec son manteau bleu :  
—L'ombre s'étend partout et rejaillit à Dieu.  
C'est une larme pure à l'œil noir de la femme :  
—La femme sait pleurer mais ne croit pas à l'âme.  
C'est le rêve enivrant d'un poète enivré :  
Le poète est sans foi, son rire est acéré.  
C'est un Dieu qui n'est pas !... Vive plutôt l'Afrique,  
Où la femme s'endort sur un lit balsamique.

.....  
Pourquoi parler de Dieu, de vierge, de prière,  
D'avenir éclatant, de rêve, de lumière ?  
Buvons jusqu'à la mort cet amour africain,  
Où la lèvre blémit, où tressaille le sein,  
Qui comme le boa vous étreint pour la vie  
Et fait vibrer pour vous le chant de la folie !  
.....

Marie, aux grands yeux noirs, au corps souple, élançé,  
Au bras qui frémit d'aise à mon bras enlacé,  
A la tête qui penche et caresse la mienne ;  
Que cet amour est grand, l'amour de l'Africainé !

## LE CLERC DE NOTAIRE. (\*)



## PREMIERE PARTIE.

## CHAPITRE V.

## LANGRES. (1)

Comme on le sait, la ville de Langres est située dans l'ancienne province de Champagne, et fait actuellement partie du département de la Haute-Marne. Ce département " quoique dépourvu de ces masses imposantes qui constituent les chaînes même d'un second ordre, est cependant un pays montueux. Il constitue une partie de la ligne de partage des eaux entre la Méditerranée et l'Océan. Dans sa partie méridionale, en arrière de Langres, s'étend une vaste crête aplatie d'une longueur totale de quarante-six lieues, et dont la hauteur, au-dessus de la mer est de 156 mètres (d'après Héricart de Thusy), mais dont l'élévation relativement aux régions voisines est bien moindre. Son point culminant, le Mont Cognelot, a quatre kilomètres au sud-est de Langres, ne le domine que de vingt-cinq mètres environ; il a aussi quatre cents quatre-vingt-un mètres de hauteur absolue. Cette immense masse de calcaire a reçu le nom de *Plateau de Langres*." La ville est posée comme le nid d'un aigle, au sommet d'un roc abrupt. Le plateau qu'elle couronne est le plus escarpé de la France. La température y est vive, saisissante. D'épais brouillards y traînent ordinairement leur voile humide, surtout durant la saison d'automne. Mais au pied de la montagne, se déploient de gras pâturages; de belles et fertiles vallées arrosées par des ruisseaux; des forêts et des vignes dont les produits vineux égalent en qualité quelques uns des meilleurs crus de la Côte-d'Or. La campagne placée entre les arrondissements de Chaumont et Langres a justement été appelée *le Grenier de la Champagne*. Cette campagne s'étend à l'est de Langres; au sud se déroulent des plaines fécondes en céréales et à l'ouest se dressent des remparts naturels, des collines, des pics, des roches granitiques. La *Montagne* est la dénomination donnée à cette région aride, pierreuse et pauvre. Elle dépendait autrefois de la Bourgogne et faisait partie du baillage de la Montagne; la route de Langres à Dijon la longe à l'est ainsi que la vallée de la Suisse irrigée par la rivière de ce nom.

Langres est une des plus vieilles villes de France. Son origine n'est pas très connue. On suppose généralement qu'elle fut d'abord un simple château-fort servant de repaire à quelque chef gaulois. Quoiqu'il en soit, à l'époque de César, c'était la métropole des Lingons et elle portait le nom de *Andematunum* ou *Antonomatunum*. Elle eut beaucoup à souffrir des diverses invasions des Barbares qui la ruinèrent plusieurs fois. Charles le Chauve lui octroya des comtes-particuliers qui la gouvernèrent ainsi que ses dépendances à leur gré.

(\*) Voir les numéros de *La Ruche* de juillet, août, septembre et octobre.

(1) Ce chapitre n'est pas dû à la plume de l'auteur du *Clerc de Notaire*. Nous nous sommes permis de le glisser dans son ouvrage, afin d'en rendre l'intelligence plus facile à nos lecteurs canadiens qui autrement auraient eu peine à comprendre plusieurs scènes importantes. Nous espérons que M. Léon G\*\*\* voudra bien nous pardonner.



En 1171, Hugues III de Bourgogne donna le comté de Langres à l'évêque Gauthier. Louis VII l'érigea en duché-pairie, par l'annexion de la ville à la couronne et depuis lors les évêques de Langres jouirent du titre de ducs et pairs de France qu'ils ont conservé jusqu'à la chute de Louis Philippe.

Quoique considérablement embellie par la civilisation, la ville de Langres est demeurée en arrière. Dans son sein, on retrouve avec les mœurs et les superstitions du moyen-âge, des édifices et des habitations qui remontent à la plus haute antiquité. Ensemble et détails, physique et moral sont marqués au coin d'un autre âge. Une enceinte fortifiée, d'énormes portes massives, des rues étroites, sinueuses, des maisons à pignons avancés, aux étages formant avant, aux fenêtres étroites, à guillotine, aux chambranles sculptés, aux huis en cœur de chêne, hérissés de clous, voilà ce qui vous frappe en pénétrant dans la cité. Que si le désir vous pousse à visiter les monuments, vous trouverez deux arcs de triomphe fort curieux. Une tradition incertaine attribue la construction du mieux conservé aux deux Gordiens. Ils l'auraient fait dresser en mémoire d'une victoire à laquelle ils avaient également contribué "et y auraient passé sous des arcades égales." C'est assez dire que cet arc est à doubles arcades. Il a treize mètres d'élévation et atteint une largeur de dix-neuf. L'ordre corinthien domine dans ses formes architectoniques. L'entablement qui surmonte les pilastres est d'un style sévère. Malgré l'impitoyable morsure du temps, les modillons et denticules de la corniche ont gardé une grande pureté de lignes, de même que les chapiteaux et les bandeaux des archivoltes. L'architrave aussi a résisté au *tempus edax rerum* et ce monument romain, encaissé dans les murailles de la ville, fait l'admiration des archéologues.

L'autre arc de triomphe avait été érigé près d'une des portes de Langres, dite la *Longue-Porte*. Suivant la version la plus accréditée, il fut élevé pour célébrer la victoire que Constance Clote remporta sur les Germains en 301, au-dessous du village de Peigney. Mais de sa splendeur primitive, il ne reste plus guères que des ruines, à travers lesquelles l'observateur distingue néanmoins de grandes beautés artistiques.

Outre ces deux monuments, Langres renferme plusieurs églises remarquables parmi lesquelles nous n'oublierions pas de mentionner la cathédrale dédiée à Saint-Maurice. Le chœur de cette basilique est un véritable chef-d'œuvre. L'Hôtel-de-ville manque de grâce. Cet édifice est lourd, bien que moderne, et jure au milieu de tant de fiers débris des ères passées. Langres a donné le jour au fameux encyclopédiste Diderot. L'on montre encore sur la jolie promenade de *Blanche-Fontaine* le banc où le philosophe venait se reposer de ses laborieux travaux.—La population de la ville, aujourd'hui de près de 7,000 âmes, ne montait guères qu'à 5,600 en 1830.—Mais si le nombre des habitants s'est accru quelque peu, l'intelligence a croupi au sein des indigènes. Restriction faite du commerce de la coutellerie, assez étendu, Langres ne possède aucune branche d'industrie. Les étrangers y sont rares; les préjugés y foisonnent. Comme dans tous les centres étroits, la médisance, la calomnie, le *cancan*, en un mot, jouissent du droit de cité. Jaser des affaires du voisin, babiller des intrigues de la voisine, occupent les instants et composent les plus doux plaisirs de messieurs les Langrois et de mesdames les Langroises. Aux charmes de l'esprit il n'y faut point songer. Sur ce rocher battu par les vents la lumière spirituelle ne verse nul de ses rayons. Du reste on y boit de piquant claret, on y mange de délicieux gigots de moutons, et, par-dessus tout on y savoure la vue de Champenoises agaçantes à séduire un Caton.

## CHAPITRE VI.

## LE BAL.

Un bal, c'est une corbeille où sont entassés pêle-mêle des boutons de rose, et de soucis, des fleurs fraîches et des fleurs fanées, des tiges élancées et des tiges courbées, des feuilles vertes et des feuilles séchées autour desquels voltige un essaim de papillons noirs. Un bal, à Paris, c'est chose charmante; un bal, en province, c'est chose profondément ennuyeuse. Dans un bal à Paris vous êtes toujours sûr de trouver une femme aimable, un homme spirituel; dans un bal en province vous êtes toujours sûr de trouver une nuée de femmes stupides, une cohue d'hommes ridicules. Si la bêtise humaine était pondérable, c'est le parquet d'un salon provincial qui lui servirait de balance. En tous cas, si vous voulez en avoir la hauteur, placez un thermomètre au centre d'un bal donné dans une sous-préfecture quelconque. Avec la chaleur, montera la sottise des *assistants* et, comme avec la chaleur et la sottise montera le mercure, vous pourrez préciser le degré de sottise du milieu qui vous entoure.

Règle générale : Dans un bal de province *ces demoiselles* apprennent à baisser les yeux, chiffonner des mouchoirs, tourmenter des éventails, trépasser des bouquets et principalement l'usage et le prix des deux monosyllabes : "Non, et oui."

*Ces dames* apprennent la méthode de se déchirer à belles dents, revêtue, corrigée et considérablement augmentée par l'auteur, l'immortelle ma'ame Comédère.

*Ces messieurs*—grands et petits, jeunes et vieux—apprennent la contenance, l'application de la neuvième lettre de l'alphabet, la position du troupière au port-d'armes; plus, l'incommoité des bras, le désavantage des mains, l'inutilité des bustes, l'embarras des jambes, les trahisons des pieds, mais, n'omettons pas,—ils apprennent surtout les perfidies du visage. Ils ont cela de commun avec *ces demoiselles*.

La toilette de ces dames est aussi variée que leur humeur, c'est-à-dire qu'elle affecte toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, toutes les formes du fantasque élevé à sa troisième puissance, toutes les bizarreries de la laideur en délire.

La toilette de ces demoiselles est patriarcalement la même : cheveux à la vierge, robe blanche montante.

La toilette de ces messieurs oscille entre le brun foncé et le noir animal, l'habit à queue de morue et l'habit à queue de pie, le pantalon à sous-pieds et le pantalon sans sous-pieds, la botte lustrée au cirage et l'escarpin vernis, le gant à vingt-cinq sous et le gant à trois francs cinquante centimes.

L'ensemble de ces dames, ces demoiselles et ces messieurs a beaucoup d'analogie avec ces petits bonhommes en bois confectionnés pour l'amusement des enfants. Seul un bal de province a pu inspirer à Vaucanson l'idée des automates; d'où chacun conclura avec nous que Dieu n'a rien fait d'inutile sur cette terre, pas même les concerts de famille!

Vus en détail, ces dames, ces demoiselles et ces messieurs vous offriront : Mesdames la députée, la sous-préfète, la mairesse, la receveuse, la présidente, la juge, la médecine, la notairesse, l'avocate, la banquière, la marchande de fer, la marchande de rouenneries, la quincaillière; ces demoiselles sont filles, mineures, majeures, soumises, insoumises, nièces, cousines, filleules de ces dames; ces messieurs sont pères, maris légitimes, frères, oncles, cousins, parrains, parents de ces dames et demoiselles—et souvent, gardes généraux de forêts, surnuméraires d'enregistrement, avocats sans cause, médecins sans malades, flâneurs, écrivailleurs dans les petites colonnes du petit journal de la petite ville,

commis, mélomanes, officiers,—en province l'épaulette en similor éblouit tous les yeux, séduit tous les cœurs.

Madame X. revient d'un bal, elle repasse ses impressions.

“ Inipide soirée! tout y était mesquin, étriqué. Ces êtres-là ne connaissent pas le bon ton. Le salon était piètrement décoré, le luminaire parcimonieusement distribué, l'eau sucrée (en province les glaces sont encore en état d'espérance) sentait la cassonnade, le punch était détestable, la maîtresse de la maison avait une affreuse mise tout-à-fait rococo. Elle ne sait pas faire les honneurs de chez elle. La société était mal composée, la musique discordante.”

Avant de s'endormir, après le bal, mademoiselle Y. interroge ses souvenirs :

“ Mon premier cavalier était joli garçon, mais il ne m'a pas dit un seul mot durant toute la contredanse.

“ Mon second cavalier a remarqué que la salle était brillamment éclairée et que sa vis-à-vis était une charmante personne.

“ Mon troisième cavalier—un élève de philosophie—m'a fait observer qu'on étouffait.

“ Mon quatrième cavalier m'a regardée longtemps ; je m'attendais à une déclaration ou tout au moins à un compliment, mais il s'est contenté au chasseur-croisez de me murmurer à l'oreille :

“ Savez-vous, mademoiselle, qu'il neige ?”

“ Mon cinquième cavalier m'a marché sur le pied, puis s'est écrié :

“ Ah ! pardon, mademoiselle, je ne l'ai pas fait exprès.”

“ Mon sixième cavalier—mon cousin-germain—m'a dit qu'il “ s'embêtait :”

“ Mon septième cavalier . . .

Arrivée-là, mademoiselle Y. bâille, ferme les yeux et s'endort.

Monsieur Z. (un muscadin échappé de la capitale) rentré chez lui après le bal, prend le vingt-quatrième cahier de son journal quotidien et écrit :

“ *Quatre heures du matin.*”

“ Hier je suis allé en soirée chez D.... J'espérais m'amuser ; mais ces réunions sont toujours les mêmes, plates, fastidieuses comme (*cherchons un terme de comparaison*) les bipèdes qui les composent. Les femmes ressemblent à des poupées, les hommes à des singes. Les premières ont la langue collée au palais, les seconds s'échauffent à ne rien dire. Je dis à ma danseuse : “ Mademoiselle porte une toilette qui lui sied à ravir, mais les lis de son visage font injure à la blancheur de sa robe.” Mademoiselle rougit et ne répond pas. Je continue : “ Mademoiselle est la reine du bal.” Mademoiselle réplique : “ Vous trouvez, monsieur ?” Désespéré du mutisme de mademoiselle, je change de gamme : “ Mademoiselle aime-t-elle l'air de ce quadrille ?” Mademoiselle balbutie quatre mots que je n'entends pas. La contredanse s'achève, je reconduis mademoiselle à sa place, et la quitte en saluant profondément. Un ami m'aborde : “ Eh bien ! vous avez dansé avec mademoiselle R. ?” — “ Oui.” — “ Une luronne, hein ! Elle a de l'esprit comme un ange. Bon parti, mon cher ; bon parti ! cent mille francs de dot, sans compter les prétentions. Famille honorable ! le père est un ancien marchand de farines ! Vous devriez lui faire la cour.” — “ Au père !” — “ Eh ! non ; mauvais plaisant, va ! à la fille, pardieu !” je m'esquive et vais inviter une jeune femme pour la première valse. Au moins celle-là me dédommagera. C'est la coqueluche de la ville. Sa beauté n'est, assure-t-on, égalée que par la hauteur de son intelligence, la variété de ses connaissances et la finesse de ses saillies. La coqueluche de Langres est engagée. Ce sera pour la troisième. En attendant je me promène, j'observe, je saisis des

lambeaux de conversation. Toutes roulent sur les mêmes sujets : " Il fait très chaud ici, très froid dehors." Tous ces gens-là descendent-ils donc de feu Nostradamus ?—Enfin ma partenaire est libre. Quelle récompense pour moi ! Son bras s'appuie sur mon épaule, le mien emprisonne sa taille ; nous valsons !... " Madame est bien malheureuse ! " " Moi, monsieur ! "—" Mais madame n'est point à la place qui convient à ses grâces. " " En vérité ! "—" Tant de trésors enfouis dans une bourgade de province ! "—" Une bourgade, monsieur ! vous appelez Langres une bourgade ! " Diable, j'ai fait une école ; cette dame a la bosse de la nationalité. Essayons de réparer notre bévue.—Paris est la serre-chaude de la beauté, et madame serait sans rivale dans ce splendide parterre. Les admirateurs de madame, et ils sont certainement nombreux"...—" Monsieur...! vous m'insultez ! sachez que je n'ai pas de galants, que je suis mariée..."

" Sur ce, la coqueluche de Langres, indignée, furieuse, me lâche et court se jeter sur un canapé où... elle s'évanouit ! (Les bruits de la ville prêtent trois amants à la coqueluche de Langres !) Ah ! que Molière a divinement calculé la prude dans son *Misanthrope* :

Elle fait des tableaux couvrir les nudités,  
Mais elle a de l'amour pour les réalités.

" Après tout, la coqueluche de Langres est peut-être victime d'une méchanceté : on est si grossièrement bavard, en province !... "

Mais laissons-là les oripeaux de la physiologie et suivons la comtesse de Moissac et son fils Henry au bal de la sous-préfecture de Langres. Une longue file de voitures stationnait devant le perron de l'Hôtel-de-Ville résidence de M. le sous-préfet ; le cabriolet de louage de Mme. de Moissac prit place au milieu des calèches roturières et armoriées, et la comtesse s'avança vers la salle du bal, en s'appuyant au bras de Henry. Un valet annonça l'entrée des deux illustres personnages. Aussitôt tous les cœurs battirent avec force. Les amateurs guindèrent leur pose ; les jeunes filles donnèrent un coup d'œil à leur toilette, et les jeunes gens tremblèrent. Pourquoi ce malaise général ? C'est que la comtesse, comme nous l'avons dit précédemment, était pour ces chères Langroises la déesse de la mode, la Sémiramis des bonnes manières, l'Aristarque du goût. C'est aussi que Henry était pour ces tendres bachelettes Langroises, un point de mire auquel toutes visaient sans espoir de l'atteindre. C'est enfin que la mère et le fils, inspièrent à tous ces bêtards provinciaux une terreur saupoudrée de jalousie.

Donc tous les cœurs battirent, les uns de convoitise, les autres de crainte. Puis, la première sensation apaisée, tandis que la comtesse de Moissac et son fils présentaient leurs respects au sous-préfet et à sa femme, danses et valses reprirent leur train.

Henry fut s'asseoir près d'une vieille dame amie de sa mère.

—Ah ! monsieur Henry, lui dit-elle, en lui serrant la main, c'est bien aimable à vous de venir broder de vos fantaisies une antique tapisserie de haute-lice comme moi !

—Toujours épigrammatique, madame de Vermeuil.

—Et vous toujours plus galant !

—Dans quel sens dois-je prendre l'épithète ?

—Oh ! dans le bon, dans le bon, monsieur Henry.

—Je n'aurais garde d'y manquer, surtout à votre recommandation, madame la baronne. Mais vraiment votre causticité doit intimider nos plus fiers lionceaux.

—Aussi n'ont-ils garde de m'approcher ! riposta en souriant madame de Vermeuil.

—Voilà ce que c'est que d'avoir une langue vipérine.

—Non, non, comte ! Point de fadeurs. Dans mon temps j'en ai assez digéré pour n'y plus prétendre maintenant. Ce qui éloigne de moi, ce sont.....

—Vos morsures !

—Nullement, ce sont mes cheveux blancs ! Mais brisons-là. Savez-vous, monsieur Henry, que nous sommes dans un siècle bien monotone ? Ces bals bourgeois exhalent un parfum d'arrière-boutique nauséabond à l'excès ! Sous le règne de sa majesté très chrétienne, Charles X, nous avions encore de délicieuses réunions où le luxe extérieur s'harmoniait aux somptuosités intérieures. Malgré la dégénérescence qui n'a cessé de miner la société depuis la mort de notre glorieux Louis XVI, on trouvait encore des cercles purement aristocratiques. La courtoisie, la facilité des rapports, les charmes intellectuels, présidaient à nos passe-temps. A présent, juste ciel ! ces magistrats de contrebande, ces nobles d'hier, ces négociants de la veille, du jour ou du lendemain ont gangréné toutes les parties de plaisir ! Voyez où nous a menés votre éccœurant libéralisme, car, on prétend, que vous êtes libéral, monsieur Henry.

—Moi, madame ! s'écria le jeune homme avec un dépit qui n'échappa pas à la baronne.

—Mon Dieu ! je ne suis que l'écho de la ville. Croyez bien que je n'ajoute aucune foi à ces injurieux soupçons. Cependant, on jase sur votre compte et beaucoup ! De fait, vous êtes si supérieur...

—Madame la baronne, vous vous moquez...

—Point, mon cher Henry ; à mon âge on conseille les beaux esprits, on ne se moque pas d'eux. Eh ! auriez-vous la fatuité d'imaginer que j'ai des prétentions ?...

A ce propos, les deux interlocuteurs partirent d'un pétillant éclat de rire ; puis la baronne poursuivit :

—Enfin, vous êtes sur le tapis, pour me servir de l'expression consacrée. Vos actions sont épiloguées, vos démarches épiées, vos paroles commentées. Chacun publie ses observations, chacun darde son trait, delà des gloses continuelles, des interprétations peu charitables. Par exemple, on affirme...—Et madame de Vermeuil fixa malicieusement Henry—on affirme que vous êtes engoué d'une fillette...

—Baronne ! s'écria le comte rougissant.

—D'une couturière, continua-t-elle sans paraître remarquer l'interruption ; la modiste de votre mère, Lucie Duval. Elle est jolie, très jolie, cette petite ! Mais, mon cher Henry, vos assiduités à son magasin...

—Mais madame...

—Vos assiduités à son magasin sont compromettantes. Ces jouvencelles-là on ne les séduit pas, rappelez-vous donc nos traditions ; on les enlève !

—Je vous jure !...

—Eh ! vous fais-je un reproche d'avoir les caprices de notre caste ! C'est dans le sang, ça, mon cher. L'histoire de vos ancêtres vous le dira. Seulement, ici vous n'êtes pas à Paris. Mille yeux vous guettent, mille oreilles vous écoutent. Vous devriez ruser de précautions. Rien ne nous discrédite comme de servir de texte aux verbeuses dérangements de la clique qui nous environne. D'ailleurs, Henry—et la baronne prit un ton plus maternel—le sort vous a traité en beau-père, mon ami. Votre fortune n'est point en rapport avec votre condition. La comtesse de Moissac a dû vous faire part d'un projet...

—Projet que j'ai repoussé, baronne, dit Henry avec un haut-le-cœur prononcé.

—Vous n'y songez pas, mon cher. Mademoiselle Clémence Cléry vous conviendrait parfaitement.

—Cela vous plaît à dire !

—Elle est adorable.

—Je ne la connais pas.

—Mais votre mère et moi la connaissons.

—Tenez, baronne, franchement, je ne suis pas décidé à me marier.

—Dites plutôt qu'une mésalliance vous répugne.

—Ce n'est pas cela.

—Voulez-vous alors que je croie à votre amour pour la modiste ?

Il y avait tant d'ironie dans l'accent avec lequel madame de Vermeuil articula cette question, que le jeune homme tressaillit. Pourtant l'habitude du monde lui avait enseigné l'art de masquer ses impressions, et il répliqua d'un ton presque badin.

—Madame la baronne sait bien que je prêche la liberté des opinions.

—Ce qui par parenthèse ne plaide guère en votre faveur, répliqua la douairière. Mais revenons, je vous en prie, à nos brebis. Car je vous l'avoue, j'ai toute la tenacité des vieilles gens. Je me suis mis en tête de faire votre bonheur, et je le ferai, dussé-je me passer de vous.

—Vous épouserez donc, mademoiselle Clémence Cléry, dit Henry en souriant.

—Je suis affligée de soixante-dix hivers, mon ami ! répliqua la baronne avec un geste plaisant. Toutefois, s'il m'est désormais impossible de faire des heureux pour mon propre compte, j'en ferai pour le compte du prochain, et je signerai votre contrat de mariage.

—Je l'espère bien.

—Oh ! pas d'équivoque, monsieur le hâbleur. J'entends le contrat de votre mariage avec mademoiselle Clémence Cléry.

—Çà, c'est différent.

—Gageons !

—Baronne, votre défi m'épouvante. Sur mon honneur, je n'oserais tenir le pari.

—Ah ! justement, voici venir votre fiancée. Me permettrez-vous de vous présenter à elle.

—D'abord, veuillez me la montrer, je vous en conjure, dit coquettement Henry.

—Cette jeune fille qui danse avec un officier d'artillerie.

Henry braqua un lorgnon sous son arcade sourcilière, et dirigea ses regards vers le groupe que, du bout de son éventail, lui indiquait la douairière.

—Passable ! fit-il, après quelques secondes de cet insolent examen.

L'adjectif insolent a glissé de notre plume, nous le conserverons en l'escortant d'une réflexion. Y a-t-il rien de plus odieusement déplacé que les façons de la jeunesse actuelle, et rien de plus *shocking* que ce carreau de verre que tous nos dandies se plaquent devant le rayon visuel de l'œil droit, afin de ne voir que de l'œil gauche à-demi-fermé, la personne ou l'objet qu'ils veulent contempler ! On ridiculise des individus qui louchent naturellement, mais on admire ceux qui louchent volontairement. Que d'antithèses dans nos idées ! que vagues sont nos perceptions du juste et du beau !

Le jugement de Henry contraria madame de Vermeuil. Elle s'attendait à des "points d'admiration," comme elle l'avoua plus tard à la comtesse de Moissac, et sentit dès-lors que la partie était plus difficile à gagner qu'elle ne l'avait présumé.

Cependant, lorsque Clémence revint s'asseoir aux côtés de sa mère, Henry, cédant aux instances de la baronne, consentit à se laisser présenter. Madame

Cléry l'accueillit avec une satisfaction légèrement empreinte d'orgueil. Quant à Clémence, elle le reçut sans froideur, comme sans encouragement. Non qu'elle affectât la niaiserie ordinaire à toutes les jeunes filles de province ; son éducation avait été trop soignée pour qu'elle pût tomber dans un pareil travers ; mais son cœur était donné ; l'idole de ses rêves n'assistait pas au bal de la sous-préfecture, et Clémence songeait à Georges. Accoutumé à lire la pensée des autres sur leur visage, le comte Henry devina presque sur-le-champ que, s'il aspirait à la tendresse de mademoiselle Cléry, il aurait un rival. Cette intuition amena un sourire sur ses lèvres, et la femme du notaire conclut aussitôt que le beau M. de Moissac trouvait sa fille ravissante.

Henry ne pouvait se dispenser d'inviter Clémence à une contredanse. Et celle-ci, avertie par un signe de sa mère, ne put refuser. Du reste, elle accepta gracieusement, car le comte lui était parfaitement indifférent. Venue au bal pour complaire à ses parents, Clémence ne demandait pas mieux que de s'y ennuyer le moins possible. Les jeunes gens prirent donc place à un quadrille et la baronne de Vermeuil recommença les ouvertures qu'elle avait déjà entamées près de madame Cléry. Unir sa fille à un noble est la marotte de toute bourgeoisie provinciale. Ce noble fut-il perdu de dettes et de débauches qu'on le considère encore comme un "parti magnifique." Aussi la fine fleur de la Bohème parisienne, après avoir gaspillé fortune et santé, abandonne-t-elle un instant sa brillante sphère, pour "chercher femme" dans les départements. Là, on ne lui demande compte ni de ses vices, ni de son délabrement physique, ni de ses biens engloutis ; et en revanche elle ne prête aucune attention aux qualités ou défauts de la future épousée. Pourvu que le prétendant soit dûment blasonné et que la prétendue soit richement dotée, le marché est bientôt conclu. Par malheur, en France, on ne se marie pas, on s'achète. Dans le pays le moins mercantile de la terre, la question la plus délicate de la vie est traitée comme affaire commerciale. Étonnez-vous donc que tant d'hymens, contractés sous des auspices favorables, se terminent tragiquement ! Sans parler des bureaux de placements de cœurs, bureaux autorisés, patronnés, patentés par le gouvernement, que de mariages n'ont pas été ourdis et ratifiés, après un dialogue du genre de celui-ci :

— Mon cher monsieur B., vous possédez une belle fortune.

— Eh ! eh ! moins belle qu'on ne pense !

— Quelque chose comme quarante mille livres de revenus.

— Dame ! ça approche ! J'ai travaillé aussi dans mon temps !

— Votre fille en profitera. Ces chers enfants, ils ne se doutent guères de la peine qu'on prend pour eux. Souvent même ils se conduisent comme des ingrats.

— Votre fils ferait-il des siennes ?

— Non ; ô Dieu ! non. Lui, il est doux comme un mouton, et sage donc... C'est un modèle.

— Le fait est qu'on n'en dit pas de mal.

— C'est justice, monsieur B., Charles est un bon fils. Il fera la joie de celle qu'il épousera. S'il avait la chance d'obtenir une compagne comme votre Victorine...

— Ah ! notre Victorine est un ange !

— Ce que disait hier ma femme, mon cher monsieur B.

— Vous exploitez une fameuse terre, monsieur R.

— Oui. Elle m'a coûté deux cents mille francs, mais je l'ai beaucoup améliorée, elle vaut le double aujourd'hui.

— Diable ! un beau denier.

—Ce sera le cadeau de nocés de Charles. Mais votre fille, elle aussi, sera joliment bien nippée.

—J'espère. Au surplus nous ne songeons pas encore à la marier.

—Elle doit avoir dix-sept ans.

—A peu près.

—Il me semble...

—Oh ! rien ne presse. Nous attendrons.

—Tenez, mon cher monsieur B., jouons cartes sur table, j'étais venu.....

Et monsieur R. se gratte le front, ou prend une prise, ou se frotte les mains.

—Vous disiez donc que vous étiez venu ?

—Franchement, vous faire des propositions.

—Ah ! veuillez vous asseoir et parler tout à votre aise. Je suis à vos ordres.

—Eh bien ! j'en ai causé avec ma femme, et si ça vous allait, nous serions contents de joindre notre famille à la vôtre.

—Comment cela ?

—Par le mariage de nos enfants.

Monsieur B. prend un air grave.

—Est-ce sérieux ? dit-il après quelques instants.

—Très sérieux.

—Vous donneriez votre propriété ?

—Je la donnerais.

—Victorine est bien jeune.

—Bast ! elle est en âge d'être mariée.

—Eh bien ! nous verrons. Je me consulterai. Repassez demain. Surtout, pas un mot de notre entretien.

Le lendemain, le mariage est bâclé entre les deux papas qui ont vivement discuté et lésiné sur la dot des futurs époux ; mais n'ont eu garde de s'inquiéter de leurs goûts, de leurs humeurs. Puis la maman va trouver sa fille et lui dit :

—Mon enfant, dans notre tendresse infinie pour tout ce qui te concerne, nous nous sommes occupés de ton avenir. Nous l'avons trouvé un mari.

Huit jours après la vente a eu lieu, et la jeune fille *deura* pleurer, si par hasard il meurt, l'homme dont elle aurait dû apprendre la mort avec indifférence la veille.

.....  
La contredanse achevée, Henry ramena Clémence à madame Cléry, qui lui adressa un gracieux salut, et il courut rejoindre son ami le capitaine d'artillerie qu'il avait aperçu dans la foule des danseurs.

Et notre partie de lansquenet ? dit celui-ci, quand de Moissac l'aborda.

—Volontiers. Avons-nous des amateurs ?

—Il n'en manquera pas. Connaissez-vous la jeune personne avec qui vous avez dansé ?

—C'est la fille d'un notaire ; un monsieur Cléry.

—Elle a du chic.

—Pensez-vous ?

—Oui ; mais elle porte trop en tête.

—Je ne vous comprends pas.

—Oh ! une expression de caserne. Cela signifie que la particulière est quelque peu ombrageuse. D'ailleurs, une bête superbe ! parfaitement découplée.

Henry eut peine à réprimer un geste de dégoût. Quoiqu'il n'éprouvât pour Clémence aucune affection, le langage brutal du militaire l'irritait. Cela se



conçoit. De Moissac était blessé dans son amour-propre. Ne lui avait-on pas proposé mademoiselle Cléry pour épouse ?

— Capitaine, s'écria-t-il avec aigreur, nous ne sommes pas dans une écurie !

L'officier tressauta en disant :

— Est-ce une provocation ?

— Si vous le voulez ?

— C'est bien...

Vers trois heures du matin, Henry et sa mère quittèrent le bal. La comtesse était radieuse.

— Vous avez vu mademoiselle Cléry, dit-elle au jeune homme.

— Parbleu, répondit-il, c'était la seule qui valut la peine d'être remarquée.

LEON G\*\*\*\*\*.

(La suite au prochain numéro.)



### L'Hiver.

L'hiver, de son souffle glacé,  
A tout changé dans la nature.....  
Son léger manteau de verdure  
Est, par la neige, remplacé.

L'oiseau frivole, au gai plumage,  
S'est enfui loin de nos climats  
Et le silence, dans nos bois,  
N'est plus troublé par son ramage.

L'Aquilon fier et menaçant,  
En parcourant la blanche plaine,  
Refroidit tout de son haleine,  
Et tout se tord en gémissant.....

Assis sur son trône de glace,  
Il règne en tyran..... Mais soudain !.....  
Son sceptre se fond dans sa main !...  
C'est ainsi qu'ici-bas tout passe.

FÉLIX G. MARCHAND.

(St. Jean, 20 Décembre, 1853.)



Correspondance particulière de La Ruche Littéraire et Politique.

## CAQUETAGE, MODES.

Paris, 12 Décembre, 1853.

MESDAMES ET MESDEMOISELLES, MES LECTRICES,

Quand vous arrivera cette lettre, toute imprégnée de parfums océaniques, le plus beau jour de l'année aura lui pour vous toutes; car c'est notre jour par excellence que le jour de l'an. C'est le jour où nous constatons le mieux l'omnipotence de notre sexe; le jour où l'on nous comble de faveurs pour n'obtenir le plus souvent que des rigueurs; le jour où nous pesons dans la balance de la vanité, et la tendresse des grands parents, et l'amour des époux, et l'affection des enfans, et l'attachement des frères, et l'amitié des amis, et la passion des amans, et l'engouement des adorateurs; c'est le jour où nous aimons le mieux et haïssons le plus; le jour où nous rions à gorge déployée, où nous pleurons à chaudes larmes; le jour des espérances et des déceptions; des séductions et des inimitiés éternelles, des aveux et des répulsions, des victoires et des défaites, des surprises agréables et navrantes, des caprices et des dédains, des radeaux et des lésineries; c'est le grand jour des étrennes! Etrennes! que ce mot est joli, mignon, gracieux! comme il tinte *argentinement* à nos oreilles! Regardez: votre chambre à coucher est jonchée de cachemires, écrins, bijoux, joyaux, diamans, dentelles, de fantaisies de toutes formes, de tous genres, de toutes couleurs et tout cela coûte, grand Dieu! un sourire à l'an, une promesse à l'autre, un coup d'aile à celui-ci, un serrement de main à celui-là, peut-être un baiser furtif à ce dernier! mais bast, en vérité, le baiser compris dans le paiement, avoions entre nous que ce n'est pas cher! Puis nous faisons tant d'heureux! quel gâté sur le visage de papa! quel contentement dans l'air de maman! comme le frère paraît joyeux! et le petit cousin donc!

C'est alors que nous sommes fières de nos charmes; car, ce jour-là, nos charmes sont le thermomètre de nos étrennes. De ce côté vous êtes privilégiées, assure-t-on, chères dames et demoiselles canadiennes. Je vous le dis bien bas, voici le portrait que tout récemment on me faisait de vous: "Il est peu de type de femme aussi féminin que celui de la Canadienne. Elle est de moyenne stature, svelte et bien prise. Son apparence annonce la force, la souplesse et la santé. Sa taille abonde en agrémens. Si elle n'a point cette finesse phibisique propre aux Anglaises, elle possède une harmonie de formes, une élégance de buste que l'on ne trouve guère à présent que chez nos Arlésiennes. Son teint occupe le milieu entre la carnation espagnole et la blancheur des septentrionales. Des cheveux bruns, couronnent un visage ovale. Un front large sillonné aux tempes de petits filets d'azur, de beaux yeux fendus en amande, des mépiats finement accusés, une petite bouche agaçante, des lèvres vermeilles, une expression tout à tour riante et langoureuse brochant sur le tout, complètent la physionomie des Canadiennes. Leur seul défaut sensible (je vous prévient, chères dames et demoiselles, c'est à un homme que je dois ces détails), c'est une sorte de dureté dans la voix, assez désagréable lorsqu'on n'y est pas habitué. On attribue cette raucesse d'articulation à la vivacité des changemens climatiques. Du reste, je préfère le timbre de nos Canadiennes au zéaïement de vos inimitiés européennes....."

En ce qui concerne vos attraits, je suis sûr que le peintre n'a pas chargé sa palette de couleurs éclatantes, mais quant au défaut, je gagerais qu'il ne réside que dans l'oreille du portraitiste. Quel vilaine engeance que ces hommes!

Donc, je vous disais que, vu la prodigalité de la nature pour vous, chères dames et demoiselles lectrices, on devait à cet instant faire des offrandes de pierreries, des sacrifices de soieries, des holocaustes de pelleteries, et immoler des hécatombes de boîtes de dragées sur l'autel de vos bonnes grâces. Ce déluge de présents m'inquiète et me tourmente; non que je sois jalouse, car je n'ai pas encore de prétentions à la laideur, mais je me demande s'il m'est permis de vous causer chifrons, à une heure où vous foulez aux pieds les infinies merveilles de la mode. Mieux vaudrait que, moi aussi, je vous envoyasse vos étrennes. Ah! les maudites distances! Que ne peut-on voyager en ballon! dans quelques heures, je serais au milieu de vous avec une cargaison des plus nouveaux chefs-d'œuvre français que je vous offrirais de grand cœur, en me contentant de deux cents pour cent de bénéfice—une misère! Dans l'impossibilité d'accomplir ce projet, je confie, chères dames et demoiselles, à la présente la mission de vous transmettre mes souhaits. Puissiez-vous ne jamais atteindre la quarantaine, ne jamais avoir besoin d'eau de Jouvence, ne jamais remarquer en vous une inclination à la patte d'oie! Puissiez-vous, au contraire, toujours vous promener au soleil déceçant de vingt-vingt à trente-cinq printemps, toujours abhorrer les propriétés des mixtures rajeunissantes, toujours vous dire, en interrogeant votre miroir: Je suis aussi fraîche qu'hier! Puissiez-vous enfin ne jamais avoir la postérité que Dieu accorda au patriarche Jacob!

Dans ma dernière lettre, je vous ai parlé d'une grande fête à laquelle j'assisterais et dont je vous rendrais compte. Elle eut lieu le 5 décembre; je n'eus garde de manquer à l'invitation et bien m'en prit. Je ne sache pas que nous ayons eu une plus brillante réunion à Paris, depuis 1847. Vers minuit, les salons de madame de J. avaient un aspect vraiment féérique. Femmes et hommes étaient en costume de cour. Aussi ne voyait-on que vagues de lumière, flots de broderies, mers de dentelles. Au premier coup d'œil, on se croyait transplanté en plein siècle de Louis XIV. Un peu d'observation

détruisait vite cette illusion. C'est en vain qu'on essaie de renouveler les âges écoulés : le cachet primitif manque et l'on tombe platement dans le troisième dessous (style de coulisse). Les mœurs sont comme les tableaux des maîtres : l'original peut être admirable, la copie est rarement bonne. Qu'un rapin restaure un Paul Véronèse, il gâtera ou altérera l'œuvre. En matière de restauration monarchienne, Napoléon III n'est qu'un rapin. Il s'épuise à ramener le luxe et les traditions aristocratiques et il oublie que lui et les siens, n'ont ni antécédents, ni passé, ni éducation conformes aux manières des Capétiens. C'est le cas de dire, l'habit ne fait pas le moine. Les oripeaux de la somptuosité mobilière jetés sur les omoplates ou accrochés aux mollets des bourgeois titrés, décorés, enrubannés sont une anomalie criante. Ça rappelle la fable du géni revêtu des plumes du paon. En pourrait-il être autrement ? Pour porter des paniers, une chevelure poudrée, des vêtements fleuretés d'or et d'argent, des falbalas ébouriffants, des *inexprimables* courtes, des souliers à boucles, ne faut-il pas avoir l'esprit fin, mordant, léger, grivois, la désinvolture altière et abandonnée, les façons sémillantes et gentilhommières du XVII<sup>e</sup> siècle, ne faut-il pas être un pur sang !—Mon avis est qu'on ne refait pas plus les âges que les hommes. Notre époque, forcée de reléscendre l'échelle de l'histoire, ne commet que des ridicules. La civilisation actuelle était plus favorable à la toilette que toute autre; que ne la laisse-t-on suivre son chemin ! Qu'admirez-vous donc tant dans ces têtes blanchies à la farine, dans ces robes-forteresses, comme sous la Ninon, ou ces robes-fourreau comme sous Joséphine ! Est-ce que la botte vernie, et le chapeau—tout tuyau de poêle, qu'il est—ne valent pas mieux que le bicorne et le soulier ? Vous verrez que bientôt, du train où ils y vont, ils nous rapporteront les perruques à marteau. Je m'étais souciée de leur coup d'état dans l'empire de la politique comme d'un billet doux, mais leur coup d'état dans l'empire de la mode, je le déteste, je l'exécra, je le maudis, je l'abomine, je l'excommunie, je le voue aux malédictions de toutes les femmes !

Puisse-je y voir tomber le foudre,  
 Voir les paniers réduits en poudre  
 Voir le dernier bicorne à son dernier soupir !  
 Moi seule en être cause et mourir de plaisir !

Comme ça fait du bien d'exhaler son indignation, n'est-ce pas, mesdames ?

Pourtant, au milieu de toutes ces vieilleries hétéroclites, resplendissaient quelques mises délicieuses ainsi que des fleurs fraîchement cueillies et répandues sur une botte de foin desséchée—Que pensez-vous de la comparaison ?—Les bérêts et les turbans abondaient. Décidément cette coiffure a droit de cité ou plutôt de bal. Les bérêts sont à petits bords, enrichis de bijoux. Pour la confection des turbans on emploie le cachemire ou une imitation de cette coûteuse étoffe. Un gros diamant est fixé au milieu ; il sert d'aigrette à un marabout.

La coquette madame D. avait au bal de Mme de L. une toilette fort recherchée. Cette toilette se composait d'un toquet pompadour, de nuance aurore, en guipure gothique, à trois étages superposés avec coque et rubans flottants et brides rejetées en arrière ; d'une robe de taffetas gris-perle à corsage plat, très évasé, borduré d'une dentelle en point de Venise, laissant à découvert une chemisette, montante, en nansouk, brodée et tuyauté : au corsage s'adaptaient des manches plates du haut et progressives, fendues au dessous et livrant cours à un bouillon de dentelle ; trois jupes ballonnées et fermées par des agrafes de rubis s'y adaptaient aussi et un col mousquetaire bouffait sur les épaules de madame D. On estimait cette toilette avec les pierreries dont elle était couverte à plus de 200,000 francs.

La vogue des trois jupes pour les robes de grande cérémonie me paraît déterminée. J'en ai remarqué plusieurs à cette soirée, ainsi que des toquets en dentelle noire, soutenus par des grappes de feuilles de velours et ornés de roses en chenille.

Plusieurs jeunes personnes avaient les cheveux relevés à la Pandore, noués avec des velours noirs ou des chapelets de perles. Pour les vieilles dames—celles qui font tapisserie dans les salons—le turban est de rigueur. Cependant je n'omettrai pas de vous signaler un bonnet ravissant que j'ai aperçu sur le tour en cheveux d'une antique douairière dont il faisait superbement ressortir la face plus jaune qu'une peau de tambour, plus ridée qu'une carte géographique. Porté par une jeune femme, un bonnet de cette sorte donnera et gagnera des succès.

Il est formé d'entre-deux de Valenciennes, ou de Bruxelles, ou de mousseline claire, passés en biais de manière à prendre la tête. Un ruban de taffetas sépare le fond du bonnet de la garniture au dessous et en recouvre le pied. Des dentelles tuyautées s'épanouissent sur le devant et un ruban, semblable au premier, décrivant un équerre au bas des joues, passe sur le pied d'un seul rang de dentelle, disposé en bavolet. Par conséquent, il n'y a pas de pattes, mais deux touffes latérales de coques de ruban d'où s'échappent deux larges brides flottantes. Par là, il résulte que le milieu de la garniture du devant forme un peu la pointe.

A part les exceptions précédentes, les toilettes que j'ai vues chez madame de L. sont indignes d'être imitées. Le faux goût les avait imposées, la sottise les a conçues, la stupidité les a confectionnées. Comme mise de ville les journaux fashionables recommandent :

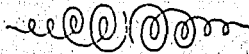
Les robes à corsage plat, à la Clotilde avec basquettes, encadrement formé d'un velours de couleur tranchante, passé à plat au bord,—manches échancrées au bas, presque justes du haut, sous-manches ballonnées à manchettes palmées ; le devant de la jupe est flanqué de deux étroites quilles de velours et d'une série progressive de nœuds Fontanges ; les capotes mi-partie rappelant les couleurs des robes, avec des mancinis tordus en guirlande diaprée de fleurs, de rubans et de blonde ; les capotes de satin frangées d'un effilé de plumes ; crosses de plumes en nuance pareille au fond ; les manteaux Murillo en drap de Ségovie, à pélerine fermée par des brandebourgs de velours, et les manteaux rotondes qui

laissent aux bras toute leur liberté de s'harmoniser avec les manchons de petit format qui règnent despotiquement cette année. Le revers peut être de couleur différente. Aux angles se pose un chou de ruban.

“ Pour la lingerie on établit des chemisettes soit en tulle uni, soit en nansouk ou en mousseline, montant derrière, descendant devant en forme de châle pour se joindre au niveau de la ceinture, le milieu est rempli par un étroit plastron. On met ordinairement à ce genre de chemisette, deux rangs de dentelle ou des bandes brodées pour former le revers en question ; on peut aussi y ajouter des manches toujours resserrées au poignet.”

Grâces au ciel, j'ai terminé ! Bon jour, bon an, chères dames et demoiselles lectrices. Que je ne vous retienne pas d'avantage ; courez inspecter vos étrennes. Moi, je butine déjà au sein des miennes !

ROSALIE M\*\*\*



## ANGLETERRE.

*Rule Britannia !....*  
(Hymne National.)



On te reproche, à toi, magnanime Angleterre,  
D'ouvrir tes larges bras aux proscrits de la terre ;  
De les laisser en paix sur ton sol protecteur !  
De donner sanction, toi, juste monarchie,  
Aux projets factieux, au crime, à l'anarchie ;  
De prêter ton égide à tout conspirateur !

Le fanatisme, assis sur les chaînes qu'il forge,  
Te signale aux passans, comme un noir coupe-gorge,  
Où restent impunis meurtres et trahisons !  
Tu n'es plus, selon lui, qu'un immonde élysée,  
Où jubile la honte, où la vertu brisée,  
Laisse au vice maudit d'immenses horizons !

Ceci n'est rien encore et peut trouver excuse !  
Ton forfait le plus lourd, celui dont il t'accuse,  
C'est d'ourdir un complot contre l'humanité !  
Tes démocrates pairs et tes nobles communes,  
Ne servant, hurle-t-il, que tes basses rancunes,  
Sont les vils instruments que meut ta vanité !

Et, pour joindre le fait à la stupide insulte,  
 Il jette de la boue aux prêtres de ton culte ;  
 D'un stigmate infamant il te marque le front !  
 L'Espagne, sous son pied se ployant tout entière,  
 Aux cadavres anglais refuse un cimetière !  
 De chétifs roitelets te prodiguent l'asfront !

Et tout cela, pourquoi ? Parce que dans tes files,  
 Ne souille pas qui veut les hommes, les asiles !  
 Ta loi, garde sévère, a le glaive à la main !  
 Elle veille partout, partout est forte et digne,  
 Frappe l'audacieux violant sa consigne,  
 Et commande aux bourreaux de passer leur chemin !

Les bourreaux de l'Europe ! Oh ! que leur face est sombre !  
 Tu n'oserais jamais en supputer le nombre,  
 Tant ces chiffres hideux t'inspireraient d'horreur !  
 Tant l'odeur du gibet dont s'imprègne leur haine,  
 Soulève de dégoût dans la poitrine humaine ;  
 Tant ils sont laids à voir dans leur lâche fureur !

Malheur aux nations que sucent ces vampires !  
 Leur étreinte fatale écrase les empires !  
 Rome se disloqua sous leur genou puissant,  
 La Pologne n'est plus qu'une esclave avilie,  
 Le Cosaque, en riant, voit râler l'Italie,  
 Bonaparte fusille et s'enivre de sang !

Mais l'émeute viendra ! Son ardente colère  
 Eclatera sur eux comme un coup de tonnerre !  
 Et les trônes dorés des rois s'écrouleront !  
 Et tu les recevras, ô tranquille Angleterre,  
 Honteux, la rage au cœur, chassés de toute terre !  
 Prends bien garde pourtant ! leurs doigts t'étrangleront !

J. LENOIR.

(Montréal, 24 Décembre, 1853.)



**HORRIBLE !**(Extrait des *Mystères de Montréal*, par H. Emile Chevallier.)

(Suite et fin.) \*

## II.

Villefranche et son domestique s'enfuirent sur-le-champ aux Etats-Unis où ils s'embarquèrent pour l'Europe. Depuis la perpétration de sa vengeance, le notaire se drapait dans un impénétrable manteau de tristesse, et Jacques, connaissant son maître, s'était bien gardé de troubler la profondeur de ses rêveries. Mais, quand le vaisseau qui les emportait eût quitté les côtes du Nouveau-Monde, quand les regards n'eurent d'autre horizon que l'immensité de l'océan couronné par l'immensité des cieux, quand leurs oreilles n'entendirent plus que le bruissement des vagues moutonneuses, le sifflement des vents dans les cordages du navire, quand tout autour d'eux fut grand comme le créateur, mystérieux comme l'éternité, quand, à la stupeur que causent toujours les premiers moments passés en pleine mer, se joignit ce trouble physique résultat de tout changement dans l'hygiène ordinaire, quand M. Villefranche devint plus sombre, à mesure qu'on s'éloignait, Jacques sentit que le moment était arrivé de sauver son ami. Pour cela, il fallait attaquer le mal à sa racine, rouvrir la blessure, en écarter les lèvres, en sonder la concavité, et cautériser les chairs pantelantes. Sans-doute Jacques ne se fit pas cette réflexion ; mais, à défaut de science, il avait un instinct naturel et une longue expérience, qui lui tenaient lieu de ces notions, souvent erronées, qu'on ramasse dans les livres ou dans les salons du monde. Il savait surtout ceci, c'est que de même que petite pluie apaise grand vent, simple rosée de larmes apaise grande douleur. " Si mon maître pouvait pleurer ! " se disait-il, en voyant Villefranche, sur le gaillard d'arrière, l'œil sec, brûlant, les bras pendant le long du corps, les mains convulsivement croisées et retournées de sorte que le revers faisait face au visage. Et il cherchait dans son cerveau le moyen de réaliser ce souhait. Un matin que le notaire paraissait plus affecté que de coutume, Jacques s'approcha de lui :

— Monsieur ! dit-il doucement.

— C'est toi, mon bon Jacques ; répondit Villefranche de l'air d'un homme qui s'éveille.

— Vous ne vous êtes pas couché la nuit dernière, reprit le domestique avec un accent de tendre reproche.

— Je n'ai plus de sommeil !

— Ces veilles successives vous tueront, monsieur !

Villefranche sourit amèrement.

— Je voudrais mourir, dit-il ensuite, en penchant sa tête sur sa poitrine.

— Mourir ! répéta Jacques. Sont-ce là les principes que vous défendiez naguères ? Le suicide est-il le refuge des âmes fortement trempées ? N'avez-vous pas une mission à accomplir sur cette terre ? Oubliez-vous les paroles que vous prononcâtes après la trahison de madame ?...

— Silence ! s'écria brusquement Villefranche. Pas un mot de plus sur elle !

(\*) Voir le dernier numéro de la *Ruche Littéraire et Politique*.

—Monsieur se montra digne alors, persista le domestique : nul cri, nulle plainte, nul soupir ! monsieur dit : “ Mon Adèle me reste ! ”

Le notaire bondit, comme s’il eût été frappé au cœur.

—Jacques, tu es bien dur pour moi, murmura-t-il avec un geste impossible à décrire.

—Ah ! poursuivit le vieux serviteur, surmontant sa propre affliction, vous ne pensiez pas à mourir ! vous ne pensiez pas à commettre une infamie, une lâcheté ! vous prouviez que la philosophie n’était pas seulement sur vos lèvres ; mais qu’elle régnait dans votre âme. Quand je faiblissais, vous me releviez, vous, mon excellent maître ; quand je blasphémiais, vous éleviez le doigt vers le ciel ; quand je désespérais, “ Jacques, me disiez-vous, il y a des gens plus ulcérés que nous ! ” Et moi, je vous écoutais, et moi je rougissais de mon abattement, et moi je vous admirais, et moi, monsieur Villefranche, comme un gui parasite, je me nourrissais de votre mâle vigueur, je m’affermis aux dépens de votre fermeté...

—Jacques !

—Non monsieur, je ne me tairai pas. La reconnaissance m’étouffe, je veux...

—Assez Jacques !

—Ah ! monsieur vous ne m’aimez plus, vous n’aimez plus votre vieux Jacques !

Villefranche, ému par la sincérité de cet attachement, refoula ses chagrins et tendit la main au vieillard. Celui-ci s’empara de cette main et la serra passionnément dans les siennes.

—Eh bien ! mon ami, que veux-tu que je fasse ? Je n’ai plus rien... rien au monde ! Désormais je suis un membre inutile, sinon nuisible à la société ; car celui qui ne la sert pas lui est à charge, celui dont l’esprit est gangréné, gangrènera l’esprit de ceux qui l’entoureront.

—Oui, répliqua Jacques ; mais vous pouvez vous guérir. Vous pouvez rendre service à vos semblables !

Le notaire hocha la tête.

—Ma cure est impossible !

—Rappelez-vous votre maxime favorite, monsieur : Vouloir, c’est pouvoir !

—Les maximes ! elles sont bonnes pour les heureux !

—Monsieur Villefranche !

—Oh ! tu t’imagines que je n’ai pas plus de courage qu’une femelle ! mais tu verras si la mort me fait peur.

—Il y a moins de courage à s’ôter la vie qu’à se la conserver.

—Encore une fois, que veux-tu que je fasse ?

—Eh ! monsieur, ne tremblez pas à l’examen de votre blessure, regardez-la, touchez-la, palpez-la et posez-y un appareil convenable.

—Je ne te comprends point.

—Me permettez-vous de m’expliquer ?

—Est-ce que tu n’es pas mon meilleur, mon unique ami ?

—Ainsi, monsieur Villefranche, répondit-il timidement, vous ne me croiriez pas indiscret, si...

—Achève !

—Je désirais connaître...

Villefranche fronça les sourcils et Jacques n’osa continuer.

Mais après une minute de réflexion, le notaire prit la parole.

—C'est juste, dit-il avec un sourire sardonique ! lorsque j'ai eu besoin de ton aide, tu ne m'as demandé aucune explication ; lorsque je t'ai dit : " Jacques, Adèle est morte ! Un misérable l'a assassinée, je dois me venger," toi, Jacques, tu m'as répondu : " Disposez de moi."

Et, sans tenter de pénétrer ce nouveau mystère, tu l'as enseveli, tu as creusé sa tombe ; tu m'as assisté comme témoin, tu as...

—Oh ! cessez, monsieur, s'écria le fidèle domestique, en fondant en larmes.

—Vois, dit Villefranche, vois comme notre nature est molle. Toi, si stoïque tout-à-l'heure, tu sanglotes maintenant ! Ne crains rien, je reprendrai ton rôle. Opposant la cire à ses afflictions personnelles, l'homme oppose le marbre aux afflictions d'autrui. Notre orgueil se plaît à consoler et il regimbe contre les consolations qu'on lui offre. Enfin tu aimerais à me servir de médecin, n'est-ce pas ? Pour ce faire, il te faut apprécier les causes de ma maladie, en étudier les effets, en préciser l'étendue ; il te faut savoir comment et pourquoi Adèle est morte ?...Tiens, lis ! tu jugeras ensuite.

Tirant de sa redingote, une lettre froissée, M. Villefranche la mit dans les mains de Jacques et rentra précipitamment dans l'intérieur du navire.

Le domestique, un instant terrassé, par l'explosion de ces angoisses déchirantes, retourna à sa cabine, en ferma la porte, s'assit au bord d'un cadre, ouvrit la lettre et lut ce qui suit, en mouillant le papier de ses larmes.

" Pauvre père, j'avais douze ans quand un hasard m'initia aux misères de cette vie. Je couchais dans sa chambre, vous vous rappelez ? La nuit où vous revintes subitement, la nuit où elle était avec lui, je ne dormais pas,...j'ai tout vu, tout entendu ! Oh ! quelle affreuse scène, grand Dieu ! mais que vous avez été noble, que vous avez été généreux !...Pauvre père, vous qui l'aimiez tant, vous me pardonnerez, n'est-ce pas, d'avoir aimé ! et puis vous lui pardonnerez, comme je lui pardonne à celui que j'ai aimé ! Il a été plus infortuné que méchant ! Je ne l'ai peut-être pas aimé comme il pensait être aimé, comme il méritait d'être aimé !

" Ecoutez, je vais tout vous dire.

" Dans cette nuit fatale, je perdis mon innocence de jeune fille. Après ce dont j'avais été témoin, je rêvai, et l'enfant qui rêve se gâte vite. Saisissant mal l'ensemble des choses, il en exagère les détails, il en outre les conséquences. Je tournai à la mélancolie. Aux hommes, je vouai une violente haine, et en même temps maudis l'infériorité où les usages et les lois s'obstinaient à tenir mon sexe. En guerre ouverte avec le désespoir, vous ne vous aperceviez pas, pauvre père, des sensations qui agitaient votre Adèle chérie. A vos caresses, elle répondait par des caresses, à vos baisers, elle répondait par des baisers ; sa gaieté factice déridait votre front soucieux, ses sourires amenaient un sourire sur vos lèvres, et vous ne soupçonniez point les noires appréhensions qui déjà flétrissaient la virginité de son printemps. Mais quelle tendresse, quelle idolâtrie vous prodiguez à votre Adèle, pauvre père ! Ses caprices, ses fantaisies, étaient prévus, devancés ! Pour elle, votre cœur était un trésor d'amour inépuisable, votre esprit une source de science intarissable ! Ah ! que n'ai-je su résister ! que n'ai-je su isoler entièrement du reste du monde le foyer de mes sentiments ! quel destin impitoyable m'a clouée au pilori de la honte et va me précipiter dans un abîme sans fond ! Mon père, pardonnez-nous ! toutes deux nous avons été victimes d'une faiblesse ! Pourquoi aussi, m'avez-vous quittée ? pourquoi m'avoir laissée seule chez des étrangers ?—Pourquoi avoir emmené Jacques, dans ce voyage ! s'il fut resté avec moi,



malheureuse femme, je n'eusse point succombé. Oh ! j'en suis sûr ! Sa présence m'aurait protégée comme une égide, sa vue aurait entretenu vivant dans ma mémoire le souvenir de cette nuit !... Mais, j'étais là, seule, mon père, seule dans la maison qu'il habitait avec sa famille, et il était bien beau ! et à toute heure j'entendais vanter la noblesse de son caractère, sa bravoure, son intrépidité, et deux fois, il m'avait sauvé la vie au péril de la sienne. Qui donc n'aurait pas cru à ses protestations, à ses serments ! Oh ! comme il m'aimait ! comme il savait me le prouver ! Non, allez, il n'est point coupable ! on l'aura trompé, lui aussi ; on l'aura enlevé à son Adèle ! Des propos mensongers... des calomnies... que sais-je ? On jalouse tant ceux qui sont heureux ! car, avant ma faute, avant cet égarement funeste où j'oubliai tout dans un accès de délire, nous étions heureux du bonheur des anges ? Pauvre père, croyez-moi, il m'aimait !.....

« Vous veniez de partir pour Londres ! C'était dans les premiers jours de juillet. Un soir, Lucien me proposa une partie en canot... j'acceptai... Le fleuve berçait mollement notre esquif... Couché à mes pieds, Lucien m'enivrait de son amour ! Pauvre père, elle m'a légué son cœur, son impressionnabilité ; de vous j'ai hérité de cette confiance, de cette crédulité naïve, que la probité, l'ingénuité, l'attraction vers le beau, l'horreur du laid exaltent dans les cœurs bien nés. Aussi, comme une folle brise fuyaient insensiblement mes souvenirs du passé, mes résolutions pour l'avenir, et je m'endormais aux suaves accents de mon Lucien. Vous même, jadis, pauvre père, vous m'aviez dit qu'il était bon, qu'il était honnête, lui, qu'il ferait le bonheur de la femme qu'il aimerait ! Vous le chérissiez à l'égal d'un fils, vous espériez qu'une étroite union resserrerait les liens d'amitié qui nous attachaient à ses parents ! Ai-je pu ne pas m'abandonner, dites, mon père !

Le courant du fleuve nous entraînait... est-ce que nous y pensions ! Les ténèbres effacèrent les lucurs incertaines du crépuscule... Il me causait de nous... de vous... de vous dont il admirait les hautes qualités... oh ! il m'aimait bien !

« ...Mais le temps changea ; l'atmosphère se plomba de nuages aux teintes cuivrées, les lames du St. Laurent grossirent... Un orage affreux convulsionna les éléments... Il était trop tard quand nous primes garde au danger qui nous menaçait... Plût au ciel que nous ne l'eussions jamais presenté, que les flots s'entreouvrant sous notre canot eussent englouti nos corps et nos terrestres amours !...

« Lucien, voulut me sauver !... Oh ! tenez, j'en suis convaincue, à ce moment, à ce moment suprême, il m'aimait, il n'aimait que moi, que son Adèle !... Sa vie lui importait peu... il voulait conserver la mienne !... Mon Dieu ! qu'il était beau ! qu'il était sublime ! mon Lucien, bravant le courroux des vagues déchaînées, luttant de puissance avec les rafales de l'ouragan !... Tantôt debout, les cheveux épars, le visage en sueur, éclairé par la phosphorescence des grands éclairs qui déchiraient la nue ; tantôt assis, les doigts incrustés aux avirons, disputant de violence et d'énergie avec la rage des eaux bouillonnantes, il ressemblait au génie des tempêtes !...

« Il triompha, hélas !... Nous abordâmes aux îles de Boucherville !... Pauvre père, priez pour votre Adèle, priez pour votre enfant !..... mais pardonnez à Lucien..... Plus que lui je fus coupable..... Le lendemain, nous rentrions au logis..... Je n'ai pas pleuré alors, mon père, il m'aimait, et je l'aimais..... Mais quand au bout de deux mois, il me délaissa pour en épouser une autre... la dernière fibre de mon existence fut rompue... Vous revîtes alors... Comment vous avouer !... Que servait de vous avouer, puisque je l'aimais toujours..... Malgré tout, vous eussiez appris..... Adieu, bon père, adieu ! pardonnez-moi, comme vous avez pardonné à ma mère... pardonnez-lui aussi ; il est innocent..... moi seule je fus criminelle.....

“ Adieu...le poison est-là...je le porte à mes lèvres.....Là haut, nous nous retrouverons !

“ ADELE VILLEFRANCHE. ”

Les dernières lignes de cette lettre étaient à peine lisibles et portaient de nombreuses traces de pleurs.

— Ah ! dit Jacques, en terminant, je m'en doutais ! Cher maître...sa femme ! sa fille ! mais, il faut qu'il vive ! il vivra.....

### III.

Lorsque le pécheur sortit de son évanouissement, il se signa deux fois, se pencha encore sur le coffre et murmura :

— Mademoiselle Adèle Villefranche...pauvre créature !...Elle était bien belle...Je garderai le secret.

Il referma la fosse, et se dirigea vers sa cabane !

Le lendemain on lisait dans les journaux de Montréal.

“ M. VILLEFRANCHE. M. Villefranche l'ex-notaire, si bien connu de nos concitoyens, a quitté hier cette ville avec sa charmante fille, mademoiselle Adèle, pour voyager en Europe.”

“ DISPARU.—M. Lucien Hermisson a disparu, sans qu'on sache ce qu'il est devenu.”

Les mauvaises langues prétendirent que M. Lucien Hermisson avait suivi incognito, mademoiselle Adèle Villefranche dont il était éperdument épris avant son mariage.....

### DE L'IMMORTALITÉ DE L'ÂME.

Nous ne pensons pas assez habituellement à notre immortalité. Ces trois mots : “ Je suis immortel ! ” devraient retentir sans cesse dans les profondeurs de notre âme, au-dessus de toutes nos autres pensées.

Ne voyez-vous point que la plupart des hommes ont aussi trois mots qui sont comme la règle de leur conduite :—Je suis riche !—Je suis belle !—Je suis brave !...

Tu es riche ? Tu es belle ? Cela durera-t-il longtemps ? Tu es brave ? Il faut l'être et ne pas y songer : qui donc veux-tu quereller ou tuer ?

Je m'arrête : un doux visage se penche vers moi et me dit : “ Je suis mère ! ” c'est mieux, c'est bien ; cette pensée incessante du jour, de la nuit, de toute une existence (si Dieu le permet !) me touche et m'émeut ; elle est pure, elle est sainte, elle commande nos respects ! Elle peut suffire à te conserver et à grandir toutes tes vertus ; elle te donnera la force et l'inspiration des dévouements sublimes...pour tes enfants. Mais si tu la perdais, pauvre femme ! ah ! jusqu'à ta dernière heure, tu n'entendrais plus gémir dans ton cœur que ces seil mots : “ J'étais mère ! ”

Crois-moi : attachons-nous à ne jamais laisser s'obscurcir la devise sublime que le doigt divin a tracée, dans notre sanctuaire, en caractères de flamme.

“ Je suis immortel ! ” Cette vérité comprend et enseigne tout ce qui importe à la grandeur de notre vie.

Quelle soit la mesure à laquelle se rapportent habituellement, instinctivement, nos autres pensées, et nous verrons autour de nous s'abaisser à leurs vraies proportions les faits, les opinions, les intérêts humains.

Celui qui l'a une fois, profondément sentie et qui, à force de se la redire et de la contempler, l'a (s'il est permis de parler ainsi) incarnée dans son jugement, sait au juste ce que pèse et ce que vaut la vie. Il ne redoute et ne hait point la mort. Le malheur peut courber sa tête, mais le sentiment de l'immortalité, comme un ressort intérieur, la relève aussitôt. Il a le secret de la brièveté du temps ; et c'est l'antidote le plus infailible qui nous ait été donné pour alléger nos maux. Il s'agit, après tout, d'un voyage de quelques lieues, de quelques jours. Amis voyageurs, aimons-nous, aidons-nous. Que chacun regarde derrière soi : combien nous sommes déjà loin de l'humble crèche d'où nous sommes sortis en rampant ! Nos épreuves sont ilures, mais elles ne sont de subsistance ni de temps éternelles.

## TABLETTES ÉDITORIALES.

Montréal, 31 Décembre, 1853.

Une heure sonne à l'antique clochette du séminaire ! silence ! Quand sur le cadran séculaire, l'aiguille aura accompli une nouvelle révolution.....époux, embrassez vos épouses, épouses ornez vos lèvres d'un provocant sourire ! jeunes gens adressez une prière à la déesse Strenna, petits anges rosés, repassez le compliment que, bientôt, vous bégaierez sur les genoux d'une tendre maman, riches, ouvrez vos coffres-forts, pauvres, ouvrez la main, car le jour des souhaits, des présents, des accolades, des baisers sera venu !

Vive le jour de l'an ! Moi, je l'aime, je l'idolâtre ! Ce jour-là, peu importe que le temps soit beau ou mauvais, qu'il pleuve ou qu'il fasse sec, qu'il vente ou qu'il neige, qu'il gèle à pierre fendre ou qu'il bruine,—chacun est content, chacun est joyeux, chacun rit, c'est le jour de confraternité générale !

Des antiquaillers imbéciles se disputaient pour savoir quelle est l'origine des étrennes ; celui-ci prétend qu'elles remontent aux Grecs, celui-là affirme que les Romains doivent s'en attribuer la gloire ; je vous demande un peu ce que cela nous fait. Si la chose est bonne, qu'importe qui l'a inventée ! si elle était mauvaise, passe encore ! On pourrait rechercher le misérable qui l'imposa afin de l'afficher à tous les coins des rues, de le brûler en effigie, de le vouer aux gémonies ! Mais, à part les nababs du globe subliminaire, à qui les étrennes ne profitent-elles pas ?

Les dames les adorent ;

Les demoiselles en raffolent ;

Les enfants y songent pendant trois cents-soixante-quatre jours et vingt-quatre heures ;

Le débiteur a un faible pour elles ;

Le créancier ne les déteste pas ;

Le rentier les estime ;

Votre perruquier les chérit ;

Votre tailleur les convoite ;

Votre cordonnier les accepte ;

Un ami les demande ;

Un ennemi ne les refuse pas ;

Un domestique les réclame.

Heureux le *premier de l'an* celui qui ne peut rien donner ; mais plus heureux, mille fois, celui qui peut beaucoup donner ! Il sera prisé, estimé, félicité, congratulé, honoré, fêté, caressé, mijoté, choyé ? Donc, papas, mamans, philanthropes, suivez le conseil de notre aimable correspondante, déliez les cordons de vos bourses, défoncez vos goussets, oubliez en un coin vos portefeuilles, saignez, saignez vos sacs de louis de peur que la pléthore ne les étouffe, épanouissez vos cœurs, vos bras à l'expansion, mais n'omettez pas d'épanouir en même temps vos caisses de sûreté. Rien ne prouvera mieux que vous êtes doué de la bosse de l'amativité, comme disent ces animaux de phrénologistes, ce qui signifie en langage de badauds—toujours suivant les précités phrénologistes—la bosse de l'amour...du prochain (sans désignation de sexe). Donnez, vous qui pouvez donner, donnez encore, donnez toujours. Vous serez récompensé, sinon dans ce monde du moins dans l'autre. Oh ! qu'il est bon d'égayer un visage assombri ! qu'il est bon de sentir couler sur sa main, une larme de reconnaissance. Le prolétaire, voyez-vous, n'a que cela qui lui appartient...les larmes ! Manque-t-il de pain, il pleure de désespoir. A-t-il sa subsistance assurée pour une semaine, il pleure de joie ! La prière de l'indigent est bénie ; elle monte droit à l'éternel ! Fortunés de la terre, songez aux pauvres dans la distribution de vos cadeaux ! Jeunes mères, pensez à eux, en achetant les coûteuses surprises que vous ménagez à vos chérubins ; et vous, charmantes créatures, qui entrez dans le monde, souvenez-vous de ceux qui grelottent de froid, de besoin ! quelques joujoux, quelques chiffons de moins ne terniront pas pour vous la splendeur du jour de l'an, et leur prix, si modique qu'il soit, dorera son aspect pour plusieurs familles misérables.

Voyez ! le velours, la soie, et les pelleteries qui vous couvrent sont bien chauds, bien luxueux, les tapis que vous foulez, sont bien doux, les appartements où vous coulez l'existence sont bien confortables, l'air que vous respirez est bien parfumé, la table à laquelle vous vous asseyez est bien prodigalement servie... mais que d'infortunés qui n'ont pour se préserver des rigueurs de l'hiver que de minces étoffes en haillons, pour cacher leurs pieds, rien que la neige glaciale, pour s'abriter que des mâtures ouvertes aux quatre vents, pour nourriture que des crôûtes deséchées..... Mon Dieu ! Pour vingt heureux ici-bas que de centaines de malheureux !

Oh ! rappelez-vous le conseil du Christ :

“ Donnez et vous recevrez ! ”

Vous tous qui désirez jouir d'une véritable prospérité durant l'année qui va commencer, soyez indulgents, pour les fautes de ceux qui vous ont offensés ; absolvez, frères, sœurs, parents, et surtout valets. A ces derniers ne répondez pas, comme le cardinal Dubois, quand ils viendront, en corps, vous présenter leurs hommages :

“ Je vous donne pour étrennes, tout ce que vous m'avez volé dans l'année ! ”

Si les étrennes sont la plus impitoyable des contributions indirectes, elles sont aussi la meilleure des créances. L'argent placé en étrennes est de l'argent prêté à cent pour cent d'intérêt. Interrogez vos femmes, MM. les maris ; interrogez vos fiancées, MM. les amants ; interrogez vos nièces, braves oncles, si vous êtes mesquin, elles ne manqueront pas de vous remémorer l'épisode de ce Rennois dont la lésinerie, un certain jour de l'an, causa la mort, en appuyant éloquentement sur l'épithaphe qui stigmatisa sa pierre tombale :

“ Cy-git, dessous ce marbre blanc,  
Le plus avare homme de Rennes  
Qui trépassa le dernier jour de l'an,  
De peur de donner des étrennes. ”

Mais, gracieuses lectrices, ayez aussi quelque prévenance pour les privilégiés de notre sexe qui vous sont chers. Un léger cadeau, accompagné de quatre paroles flatteuses, nous oblige à la munificence. Que d'écrins ne nous a pas coûtés un simple porte-plume ! Que de bracelets n'avons-nous pas échangés contre une bourse vide ! que de cachemires vous avez obtenus en retour d'une paire de pantoufles ! Oh ! il n'y a pas de plus terribles usuriers que vous, mesdames ! Ne vous en déplaît, vous damez le pion à tous les enfants d'Israël ! A propos, j'ai envie de vous enseigner un moyen d'usurper toutes les étrennes imaginables sans déboursier une obole ! le moyen n'est pas neuf, mais il manque rarement son but. Il fut employé l'année dernière par une de nos plus fringantes lionnes. Comme la pratique est meilleure conseillère que la théorie, je vais vous raconter l'anecdote que je dois à l'obligeance de l'un de mes confrères.

Mme N... avait une envie démesurée d'une parure en brillants qu'elle avait vue chez M. Boivin. La parure était chère ; le mari de Mme N... paraissait peu disposé à faire cette dépense. La jeune femme ne se tint pas pour battue. Elle se rendit chez M. Baudry, y fit choix d'une étoffe d'ameublement d'une richesse sévère, comme cela convient pour le cabinet d'un homme politique occupant une haute position. Elle confia cette étoffe à l'un des plus habiles tapissiers de Montréal.—Le 31 décembre, Mme N... trouva un prétexte pour tenir son mari éloigné de son hôtel toute la journée, et quand, étant rentré le soir, il passa dans son cabinet, M. N... s'aperçut, non sans étonnement, que rideaux, portières, sièges, l'ameublement tout entier, en un mot, avait été changé. C'était une surprise que lui faisait sa femme, son cadeau de jour de l'an. Comment refuser une parure en diamants à une femme qui a de pareilles attentions pour son mari. M. N... s'esquiva le soir même ; il courut chez le joaillier, et le lendemain matin, 1er janvier, à son réveil, Mme N... trouvait la parure sur sa table de nuit.

Tout allait bien jusque-là ; c'était un échange de cadeaux ; Madame avait donné un ameublement à son mari ; Monsieur donnait des diamants à sa femme. Rien de mieux.

Mais quelques jours après, au moment où Monsieur se prélassait dans son cabinet, rendant justice au bon goût de Madame, on sonna à la porte de l'hôtel, et le domestique apporta à Monsieur deux papiers qu'on venait de remettre pour lui : c'était la note du magasin d'étoffes et celle du tapissier. Mme N... avait bien donné un ameublement nouveau à son mari, mais elle ne l'avait pas payé.

L'anecdotier ne dit pas si M. N... manifesterait cette année devant sa femme le désir d'avoir des étrennes ! nous présumons cependant que Mme N. n'abusera pas des ressources de son imagination !...

Les éditeur et rédacteur de la *Ruche* doivent tant au public qu'ils ne savent vraiment de quelle manière lui exprimer leur reconnaissance ! les paroles sont des paroles, les écrits des écrits, le papier du papier — mais tout cela ne prouve rien ! En attendant que les abonnés leur aient indiqué le genre de remerciement qu'ils désirent, les éditeur et rédacteur de la *Ruche* se contenteront de souhaiter à leurs abonnés, en masse, la réalisation immédiate de tous leurs vœux ; fut-ce même la fantaisie de dévorer un quartier de la lune ! puis ils leur promettent pour l'année prochaine, monts et merveilles :

- 1<sup>o</sup>. Un roman franco-canadien à l'enseigne de l'*Ile-de-Sable* ;
- 2<sup>o</sup>. L'abstention formelle de toute critique publique des œuvres soumises à leur censure ; ce qui n'empêchera pas lesdites œuvres d'être critiquées, lacérées, macérées, déchirées, raturées, abîmées, flagellées, fustigées, lapidées, éreintées, &c. &c. &c. &c. en cabinet particulier, et autres lieux, &c. &c. ;
- 3<sup>o</sup>. De répondre seulement aux correspondants dont les communications seront acceptées ;
- 4<sup>o</sup>. D'avoir à Paris un nouveau correspondant qui, chaque mois, leur fournira une revue des salons ;
- 5<sup>o</sup>. (Mesdames, sautez ce paragraphe) Des tartines d'un sérieux insoutenable (décision du propriétaire de la *Ruche*) ;
- 6<sup>o</sup>. D'allonger la gomme élastique du roman, d'étendre le caoutchouc de la nouvelle, de tirer le gutta-percha de la bluette, de faire rebondir le ressort des appréciations politiques et d'accorder toutes les chanterelles de la poésie ;
- 7<sup>o</sup>. D'accomplir tous ces prodiges gratuitement... sauf la faible rétribution de dix schelins (2 piastres) par an.

Ici nous nous arrêtons forcément, car voici se précipiter dans notre *sanctum sanctorum* le saute-ruisseau à qui nous avons confié la délicate mission de transporter intacts nos manuscrits à l'imprimerie.

—Monsieur, crie-t-il, hâtez-vous ! car le *foreman* veut qu'on quitte l'atelier avant quatre heures, et il en est deux et demie. Le temps de composer vos derniers feuillets...

—Bien, bien ; je comprends ! Tu arrives à propos. Je suis plus exténué, moulu, fourbu, courbaturé, qu'une haridelle de louage après une course de quarante mille sans débrider.

Le saute-ruisseau me regarde de son air le plus hête en chiffonnant sa casquette dans ses doigts, et je profite de la circonstance, pour vous recommander les vers harmonieux de M. Orphir Peltier, la lettre de notre nouveau correspondant de St. Louis M. L. C., un des plus remarquables écrivains de la presse franco-américaine, qui, nous l'espérons, nous favorisera souvent de sa collaboration, et enfin pour vous annoncer l'heureux retour de notre savant agronome M. Ossaye, qui s'est engagé à continuer la série d'articles horticoles dont il avait commencé la publication dans les premiers numéros de la *Ruche*.

Personnellement, lecteurs, je vous souhaite force étrennes, force santé, force prospérité ; lectrices, je n'ai qu'un regret, c'est de ne pouvoir de vive voix, en tête-à-tête, vous dire combien je vous estime, combien je vous admire, combien je fais de vœux pour votre bonheur, surtout... quand vous me lisez.